

LIVRE IV

DEPUIS LA SORTIE DU BIENHEUREUX
DE MONTFORT DU DIOCÈSE DE SAINT-MALO
JUSQU'À LA FIN DE SES TRAVAUX
DANS CELUI DE LUÇON.

CHAPITRE I^{er}.

LE B. DE MONTFORT VA DANS LE DIOCÈSE DE NANTES. —
MISSION DE SAINT-SIMILIEN, VALLET, LA CHEVROLIÈRE,
VERTOU, SAINT-FIACRE, CAMBON ET CROSSAC.

Le Serviteur de Dieu s'éloigna du diocèse de Saint-Malo pour passer dans celui de Nantes, où il avait fait l'apprentissage de la vie apostolique. Il y était probablement appelé par l'un des grands vicaires, M. Barin, prêtre dont le zèle égalait la science, et qui se montra toujours dévoué au saint missionnaire. Celui-ci resta un peu plus de deux ans dans ce diocèse. S'il y trouva les croix les plus lourdes, il y rencontra aussi de grandes consolations; ce fut la plus brillante époque de sa vie d'apôtre, par l'influence qu'il exerça sur les populations. Il donna successivement des missions à Saint-Similien de Nantes, Vallet, la Chevrollière, Vertou, Saint-Fia-

cre, Cambon et Crossac. Partout la bénédiction de Dieu se répandit avec abondance sur ses travaux apostoliques.

A la mission de Saint-Similien, qu'il donnait avec le Père Joubert, jésuite, il prêcha, selon sa coutume, avec tant de force contre le vice et le scandale, que les écoliers libertins et d'autres impies, qui se croyaient atteints par ses reproches, résolurent de s'en venger. Ils allèrent l'attendre sur le chemin et se jetèrent sur lui pour l'assommer ; mais le peuple arracha le Bienheureux des mains de ces misérables, et l'on ne sait trop ce qui leur serait arrivé, si le saint missionnaire n'avait intercédé pour eux. « Mes chers enfants, disait-il à ceux qui avaient pris sa défense, laissez-les aller en paix ; ils sont plus à plaindre que vous et moi. » Son zèle ardent ne tarda pas à l'exposer encore à un nouveau danger, comme M. des Bastières va nous le raconter. « Un jour, dit-il, comme je passais par la place Saint-Pierre de Nantes, vers les quatre heures du soir, je rencontrai M. de Montfort que des soldats conduisaient au château, suivi d'une nombreuse populace, qui faisait un bruit épouvantable. Tête nue, le visage riant et vermeil, il récitait à haute voix son chapelet qu'il tenait à la main, et marchait à si grands pas que les soldats avaient peine à le suivre. On ne le conduisit pas cependant jusqu'au château, parce qu'un de ses amis le retira d'entre leurs mains ; il en fut très mécontent, disant qu'on le privait d'un bonheur auquel il aspirait depuis longtemps, celui d'être prisonnier pour l'amour de Jésus-Christ. « Le lendemain de cet événement, j'allai le voir ; il me parut si rempli de joie qu'il ne se possédait plus. J'étais seul dans sa chambre, il me prit par la main et me dit : « Hé ! que dites-vous, mon cher ami, de la journée d'hier ? » Je lui répondis qu'elle avait été très humiliante pour lui et très triste pour moi ; que j'avais beau-

coup souffert, en le voyant traité si indignement. « Pour moi, me dit-il en riant, je ne me souviens pas d'avoir eu tant de joie dans toute ma vie ; mon contentement aurait été parfait, si j'avais eu le bonheur d'être emprisonné. » Puis il se mit à chanter un cantique sur la croix.

« Quelques jours après, je lui demandai ce qu'il avait fait pour être conduit si ignominieusement, et il me raconta simplement la chose en ces termes : « Je venais de la Communauté de Saint-Clément, et en passant par la Motte-Saint-Pierre, je vis des soldats qui se battaient avec des artisans et qui faisaient des jurements horribles ; grand nombre de personnes couraient à eux pour être témoins de ce tragique spectacle ; m'étant avancé au milieu de cette multitude en furie, je me suis mis en prières, et plusieurs personnes suivirent mon exemple. Ayant dit un *Ave Maria* et baisé la terre, je me relevai et me jetai à corps perdu au milieu de ces furieux, qui s'assommaient à coups de bâtons et de pierres : je les séparai, quoique très difficilement. Les artisans se retirèrent les premiers, quoiqu'ils fussent les plus forts, et les soldats demeurèrent sur le champ de bataille.

« En revenant, je vis une table, où il y avait des marques blanches et noires. Je demandai ce que cela signifiait ; on me répondit que c'était un jeu qu'on appelait *blanc et noir*, et qui causait tous les jours des rixes semblables ; je le renversai par terre et le brisai à coups de pieds. Les soldats à qui il appartenait, l'ayant vu en pièces et ayant appris qui l'avait rompu, entrèrent contre moi dans une fureur diabolique, et, s'étant jetés sur moi comme des lions acharnés, les uns me prirent par les cheveux, les autres déchirèrent mon manteau, et tous me menacèrent de me passer leur épée au travers du corps, si je ne leur

payais pas la table de jeu que je venais de briser. Je leur demandai combien elle leur avait coûté ; ils me répondirent qu'ils l'avaient achetée cinquante livres. Je leur dis que je leur donnerais de grand cœur cinquante millions de livres d'or, si je les avais, et tout le sang de mes veines, pour faire brûler tous les jeux de hasard semblables à celui que je venais de rompre. Ces paroles les irritèrent si terriblement contre moi que je crus être chargé de coups.

« Mais un des soldats dit aux autres : « Ne le frappons pas, il nous arriverait malheur ; menons-le plutôt au château. M. de Miane, gouverneur, qui nous a permis ce jeu, nous rendra bonne justice. » Ils me conduisirent donc jusqu'au lieu où vous m'avez rencontré, et où, malheureusement pour moi, on m'arracha d'entre leurs mains.

« Je demandai ensuite à M. de Montfort si, dans cette fâcheuse circonstance, il n'appréhendait pas qu'on ne lui donnât quelques coups mortels, ou du moins qu'on ne le mit en prison. « Tant s'en faut, répliqua-t-il, en riant, j'en aurais eu une joie extrême ; je suis un trop grand pécheur pour mériter une si grande grâce. J'ai fait exprès le voyage de Rome, pour demander à Notre Saint-Père le Pape la permission d'aller dans les pays étrangers faire mission chez les barbares et chez les infidèles, espérant y répandre mon sang pour la gloire de Jésus-Christ, qui a répandu tout le sien pour moi ; Notre Saint-Père le Pape me refusa cette grâce, parce que j'en étais indigne, et il me permit seulement d'aller dans tous les pays du monde chrétien. »

Ces dernières paroles du Bienheureux nous montrent quel était son désir du martyre. Aussi il ne faut pas s'étonner de le voir exposer si aisément sa vie pour Jésus-Christ.

La mission de Saint-Similien fut suivie avec un zèle

admirable et une piété vraiment touchante. On se pressait en foule autour de la chaire, du haut de laquelle Montfort annonçait la parole de Dieu, et bien des personnes laissaient de côté leur repas pour ne pas perdre l'occasion de l'entendre, semblables à ceux qui avaient suivi Jésus dans le désert, sans songer à prendre la nourriture qui leur était nécessaire. Une demoiselle d'une admirable candeur, qui fut depuis supérieure de l'hôpital de Guérande, s'était rendue, dès le matin, à Saint-Similien pour assister aux instructions du saint missionnaire. Elle resta si longtemps à l'église, sans aucune nourriture, que, dans l'après-midi, elle fut sur le point de tomber de faiblesse. Sans rien laisser apercevoir, elle sortit et alla s'asseoir sur une pierre pour se reposer. Elle y était à peine qu'une femme inconnue, d'un aspect modeste et vénérable, s'approcha d'elle, lui offrit un morceau de pain, puis disparut. La demoiselle assura depuis qu'elle n'avait jamais mangé de pain si délicieux. Ce Jésus si compatissant, qui avait nourri des milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons, n'avait-il point envoyé son auguste Mère au secours de sa fidèle servante si avide d'entendre sa divine parole ?

Ce fut probablement dans ce temps-là que Montfort renouvela, au milieu de la ville de Nantes, ce que nous lui avons vu faire à Moncontour, et ce qu'il fit encore dans plusieurs autres circonstances. Il vint à bout de dissiper une danse publique, après avoir forcé les danseurs et les spectateurs à se jeter à terre pour réciter avec lui une dizaine de chapelet.

Son énergie naturelle était encore augmentée par le zèle ardent dont il était dévoré pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Aussi rien ne pouvait l'arrêter, quand il voyait son Dieu offensé, ou les âmes engagées dans une voie funeste, et l'on sait que ses démarches les plus har-

dies furent toujours accompagnées du plus étonnant succès. Sa puissance sur les masses et sur les individus était véritablement incroyable. La hardiesse de ses démarches, la véhémence de ses paroles, le feu de ses regards frappaient d'une sorte de stupeur. On ne pouvait s'empêcher de voir en lui un homme inspiré, un véritable envoyé de Dieu, et l'on se sentait entraîné à faire ce qu'il demandait. C'était le vengeur intrépide de tous les outrages que l'on faisait à Dieu, en sa présence.

De Nantes, le Bienheureux de Montfort se rendit à Vallet, pour y prêcher une mission qui porta les fruits les plus abondants. Un seul homme refusa d'en suivre les exercices, mais il en fut puni d'une manière terrible. Un des derniers jours de la mission, tandis que tous les habitants étaient au sermon, il s'éleva un orage affreux. Le malheureux, qui jusque-là avait fermé l'oreille à la voix de la divine miséricorde, était tranquillement assis dans sa maison. La foudre le frappe et le tue, sans lui laisser le temps de se reconnaître.

Là, comme partout ailleurs, le dévot serviteur de Marie établit la récitation du Rosaire. Les habitants, après y avoir été fidèles pendant quelque temps, en abandonnèrent la pratique. Il parvint cependant à les faire revenir à leur première ferveur, en leur témoignant la peine qu'ils lui avaient faite. Après la mission de Roussay, en 1713, il refusa de passer par Vallet, en retournant à Nantes. En vain les personnes de cette paroisse, qui l'accompagnaient, l'en sollicitèrent, en vain une femme se jeta à genoux pour le conjurer de leur faire cet honneur, il fut inflexible. « Non, non, dit-il, je ne passerai point par Vallet ; ils ont quitté mon chapelet. » Ce reproche toucha les habitants qui lui étaient dévoués, et la récitation du Rosaire fut rétablie. Elle subsistait encore quinze ans après, lorsque le Père Mulot, successeur du

Bienheureux, vint donner une nouvelle mission dans cette paroisse.

La mission de la Chevrollière suivit celle de Vallet : c'est la première que M. des Bastières ait faite avec l'incomparable apôtre de Jésus-Christ. Elle se fit par l'ordre de M. Barin, l'un des grands vicaires de Nantes, malgré la vive opposition du curé qui ne cessa de persécuter le saint missionnaire, et fit tout son possible pour empêcher ses paroissiens d'assister aux exercices de chaque jour. « Un matin, après le sermon, dit M. des Bastières, tout le monde étant encore assemblé dans l'église, fondant en larmes, tant il avait été touché des grandes vérités qu'il avait entendues de la bouche de M. de Montfort, le curé parut debout au milieu du grand autel, avec surplis et étole, et fit une courte exhortation, ou plutôt une sanglante invective contre le prédicateur, prenant pour texte ces paroles du Sauveur : *Misereor super turbam* : « Cette troupe de personnes me fait une grande compassion », dit-il. Ensuite il commença son discours, en disant : « Je me vois obligé, mes chers paroissiens, étant votre pasteur, de vous avertir charitablement que vous perdez votre temps à venir à cette mission ; on ne vous y apprend que des bagatelles ; vous feriez bien mieux de rester dans vos maisons, et de travailler pour gagner votre vie et celle de vos enfants ; c'est à quoi je vous exhorte de tout mon cœur. » Il dit encore beaucoup d'autres pauvretés qui faisaient pitié à ceux qui les entendaient.

« Cependant M. de Montfort, qui était encore en chaire, se mit à genoux, écouta ce discours, les yeux baissés et les mains jointes. Aussitôt qu'il fut fini, il se leva, descendit de chaire, fit une inclination profonde, en passant devant M. le curé, vint me trouver et me dit : « Chantons le *Te Deum*, mon cher ami, pour remercier notre bon Dieu de la charmante croix qu'il vient

de nous envoyer ; j'en ai une joie que je ne saurais vous exprimer. » Nous psalmodiâmes tous deux le *Te Deum* devant le Saint-Sacrement, et il me dit après : « Cette mission est bien combattue, mais j'espère qu'elle en sera d'autant plus fructueuse. » Avant de sortir de cette paroisse, il me mena voir le curé pour lui dire adieu. Il lui parla avec tant de douceur et de charité que j'en fus charmé ; car il lui demanda mille pardons pour les prétendus sujets de chagrin qu'il lui avait pu causer : « Je vous assure, Monsieur, lui dit-il, en l'embrassant tendrement, que je prierai toute ma vie le Seigneur pour vous ; je vous ai trop d'obligations pour jamais vous oublier. Je m'estimerais trop heureux, si je pouvais trouver quelque occasion de vous rendre service. » N'est-ce pas là le langage et la conduite d'un saint ?

Ce que nous venons de dire n'est pas la seule humiliation de ce genre que l'homme de Dieu eut à essuyer à la Chevrollière. Un soir, en sortant de l'église, il rencontra dans le cimetière le curé, le vicaire et quelques autres personnes qui l'attendaient pour lui adresser les paroles les plus outrageantes. Il écouta tout avec une admirable patience, et se contenta de répondre : « J'en appelle, Messieurs, au juge des vivants et des morts, et je vous demande pardon de tous les sujets de peine que j'ai eu le malheur de vous donner ; adieu, Messieurs ! » Toutes ces persécutions ne servaient qu'à faire éclater davantage l'humilité, la patience et la charité du Bienheureux, et n'éloignèrent qu'un très petit nombre de personnes de la mission, dont le succès dépassa toutes les espérances.

Ce fidèle ministre de J.-C. eut encore à endurer une autre épreuve, celle de la maladie. Pendant une grande partie de la mission, il eut beaucoup à souffrir de coliques aiguës, accompagnées d'une fièvre très violente. Il n'en discontinua point pour cela ses travaux, et il ne

diminua rien non plus de ses pénitences. Il semblait même trouver dans l'excès du travail un soulagement à son mal. Bien plus, il rencontra un remède à ses souffrances là où un autre aurait peut-être rencontré la mort. La mission devait se clore par la bénédiction et la plantation d'une croix. Mais le temps était rude, et les pluies continuelles avaient endommagé le chemin par où devait passer la procession. Par respect pour la croix, le missionnaire exprima le désir que tous ceux qui la porteraient au lieu où on devait la planter eussent la tête découverte et les pieds nus. Lui-même donna l'exemple, malgré une fièvre ardente qui le dévorait. Arrivé au terme, il bénit solennellement la croix, et prêcha avec une force extraordinaire. Dieu le récompensa de son zèle, en lui rendant la santé, et, depuis ce moment, il ne ressentit aucune atteinte de ses maux. « Je suis sûr, dit M. des Bastières, que pas un médecin ne donnerait un pareil remède pour guérir de la fièvre et de la colique. »

Aucun genre d'épreuve ne devait manquer à l'apôtre de Jésus-Christ dans la paroisse de la Chevrollière. A la suite de la mission, une malheureuse fille fut suscitée par ses ennemis pour le charger de calomnies atroces. Elle le dénonça aux supérieurs ecclésiastiques comme un hypocrite qui, sous l'apparence de la piété la plus austère, cachait une vie criminelle. Mais la calomnie fut aisément dévoilée ; l'évêque et son vicaire général chassèrent de leur présence cette fille coupable avec tout le mépris qu'elle méritait.

Dieu sembla vouloir consoler son serviteur des persécutions qu'il avait essuyées à la Chevrollière, en l'envoyant à Vertou, où il ne trouva que des sujets de joie. Ce n'était pas là ce que cherchait précisément cet amant passionné de la croix. Les épreuves faisaient pour ainsi dire sa vie et son bonheur. Aussi, quand il n'en trou-

vait pas sur son chemin, surtout dans ses missions, quelque chose lui manquait ; il soupirait avec ardeur après la possession de ce qui faisait son véritable élément. « Quand nous fîmes la mission de Vertou, dit M. des Bastières, M. Grignon n'ayant reçu aucune croix considérable me prit, un jour, par la main, après la prière du soir, et me conduisit dans sa chambre. Je lui demandai ce qu'il souhaitait. Son air affligé me fit croire à quelque grand malheur. Il me dit en soupirant d'une manière si triste qu'il me glaça le cœur : « Mon cher ami, que nous sommes mal ici ! — Point du tout, lui répondis-je ; où irions-nous pour être mieux ? Nous avons tout à souhait et tout en abondance. — C'est que nous sommes ici trop à notre aise, me répliqua-t-il, nous sommes très mal ; notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas appuyée et fondée sur la croix ; nous sommes ici trop aimés. Voilà ce qui me fait souffrir : point de croix, quelle croix ! quelle affliction pour moi ! J'ai dessein de finir cette mission dès demain ; que vous en semble-t-il, mon cher ami ? ne serions-nous pas mieux dans une autre paroisse à porter la croix de Jésus-Christ, notre cher Maître, que d'être ici sans rien souffrir ? » Je lui répondis : « Vous feriez mal, Monsieur, de laisser l'œuvre de Dieu imparfaite ; si vous n'avez pas de croix ici, ce n'est pas votre faute ; voilà peut-être la première mission où elles vous ont manqué. » Il eut la bonté de me croire ; nous achevâmes celle de Vertou, qui dura un mois, et Dieu y répandit ses bénédictions en abondance. »

Une guérison subite, opérée par le Serviteur de Dieu sur le Frère Pierre qui l'accompagnait, dut sans doute donner encore plus de poids à ses paroles. Ce bon Frère était si malade, depuis une douzaine de jours, qu'il ne pouvait plus changer de position, sans l'aide de quelqu'un ; à peine pouvait-il parler. On songeait à lui donner l'Extrême-Onction, quand le saint missionnaire lui

dit : « Pierre, où est votre mal ? — Par tout le corps. — Donnez-moi votre main. — Je ne puis. — Tournez-vous de mon côté. — Cela m'est impossible. — Avez-vous de la foi ? — Hélas ! mon cher Père, je voudrais bien en avoir plus que je n'en ai. — Voulez-vous m'obéir ? — De tout mon cœur. » Il lui mit la main sur la tête, en lui disant : « Je vous demande de vous lever, dans une heure d'ici, et de venir nous servir à table. » Il fut obéi ; la maladie avait disparu subitement.

Un fait d'un autre genre dut faire aussi une salutaire impression sur les habitants de Vertou. Un bûcher avait été dressé pour brûler les mauvais livres qu'on avait apportés de différentes maisons. M^{lle} des Marqués, jeune fille de condition, s'approcha comme les autres du bûcher ; elle n'avait point de mauvais livres à y jeter ; mais, sous les yeux de ses parents, et de tout le peuple étonné de son sacrifice, elle livra aux flammes les parures qu'elle avait jusque-là trop aimées ; depuis, elle y renonça pour toujours.

De Vertou, le zélé missionnaire se rendit à Saint-Fiacre, et y commença, au mois de décembre, une mission pendant laquelle, selon l'ordinaire, il eut bien des travaux à supporter et bien des injures à souffrir, mais sur laquelle Dieu versa ses plus amples bénédictions. « Un jour, dit le P. Besnard, trois hommes, qui ne pouvaient plus supporter qu'il parlât avec tant de force contre tous les désordres, vinrent le trouver à la maison des missionnaires. On était à table. Dès qu'on l'eut averti, il sortit pour savoir ce qu'on souhaitait de lui. Il salua avec politesse ces trois messieurs qui n'annoncent le sujet de leur visite que par des injures entremêlées d'imprécations et de jurements exécrables et suivies des plus terribles menaces. Il est à croire qu'ils eussent fini par des coups, si l'un des missionnaires ne fût accouru au bruit. Il les trouva qui prenaient le chemin

de la porte, leur chapeau sur la tête, tandis que l'humble Serviteur de Dieu les conduisait, le chapeau à la main, leur demandant mille pardons, et leur assurant qu'il prierait Dieu pour eux pendant toute sa vie. »

Le P. Besnard continue ainsi : « La charité pour les pauvres qui, dans M. de Montfort, n'était pas moindre que la patience, trouva également de quoi se satisfaire. Il vint dans la même maison un pauvre tout estropié. Il le recueillit sur-le-champ, le fit rester pendant toute la mission à la *Providence* (c'est ainsi qu'on appelait le lieu où logeaient les missionnaires), et à la fin de la mission, comme le pauvre homme lui témoigna vouloir aller à La Rochelle, il loua un cheval et lui donna un guide qui le conduisit jusqu'au terme. Pour lui, il prit à pied la route de Nantes. » Que peut-on voir de plus admirable et de plus édifiant !

Le Bienheureux passa quelque temps à Nantes, où les rigueurs de la saison ne l'empêchèrent point de s'y employer à beaucoup d'œuvres. Une des plus considérables et des plus fructueuses fut la retraite qu'il donna à la maison des Pénitentes, composée alors de quarante religieuses et d'environ quatre-vingts filles ou femmes qui s'y étaient retirées.

Au commencement du carême de 1709, s'ouvrit la mission de Cambon. Tout y était dans un triste état, le temple matériel comme les temples spirituels ; mais le saint missionnaire, avec son intelligence et son zèle ordinaire, parvint à opérer complètement la restauration de l'église et celle des âmes.

Un jour, après le sermon du matin, il pria les hommes de rester seuls à l'église, où l'on ne voyait partout que des tombes, comme dans un cimetière. Il leur fit une touchante exhortation sur le respect et la décoration des temples de la religion ; ensuite il leur demanda s'ils ne voulaient pas contribuer à la réparation de leur

église qui en avait si grand besoin. Tous répondirent qu'ils le désiraient de tout leur cœur.

« Eh bien ! mes chers enfants, leur dit-il, mettez-vous huit sur chaque grande tombe, quatre sur celles qui sont moins pesantes, et deux sur chaque pavé. » Cet ordre ayant été exécuté, il leur dit de porter ces pierres dans le cimetière, ce qui fut fait en moins d'une demi-heure. Sur son invitation, les hommes revinrent, le lendemain, avec du sable, de la chaux et des instruments de travail. On se mit à l'œuvre avec une incroyable ardeur, et, en peu de temps, on vint à bout de paver l'église et d'en crépir et blanchir les murailles. On n'avait pu faire cette dernière opération, sans toucher au ceintre du chœur qui portait les armes de la maison de Coislin. Le sénéchal de Pontchâteau, dont Cambon était une dépendance, en fut informé, et entra dans une sorte de fureur contre le missionnaire. Il menaça de le faire comparaitre devant la justice ; mais le cardinal de Coislin, seigneur de Cambon, ne permit pas qu'on donnât suite à cette affaire. On pense que c'est dans cette paroisse que Montfort composa son cantique *Soupirons, gémissons, pleurons amèrement*.

Vers la fin de la mission, le Serviteur de Dieu courut un bien plus grand danger que celui-là. « Nous devons, dit M. des Bastières, faire un voyage, dont nous avons déjà fixé le jour ; mais la veille, sur les sept heures du soir, une femme de Cambon vint me trouver, et me dit, en pleurant, qu'elle venait m'apprendre une bien triste nouvelle, qui nous regardait personnellement. Lui ayant demandé les détails, elle me conta le fait en ces termes : « Je sais, dit-elle, que vous devez partir demain pour Pontchâteau ; mais donnez-vous bien de garde d'y aller ce jour-là ; car cinq hommes armés doivent vous attendre sur le chemin pour vous assassiner. » Je lui demandai si elle en était bien assurée, et comment

elle le savait. « La chose n'est que trop vraie, me répliqua-t-elle, je le sais d'eux-mêmes, ils étaient auprès de la porte de ma maison à faire leur complot, ne sachant pas que je fusse si rapprochée d'eux. J'ai entendu qu'ils se disaient les uns aux autres : trouvons-nous sans faute demain, à quatre heures du matin, à tel endroit dont je ne me souviens plus ; mettons des pierres neuves à nos pistolets pour ne pas manquer notre coup. Pour moi, dit un de ces malheureux, je m'attaquerai à ce brigand de Montfort ; je lui veux casser la tête. Au reste, je ne connais point, dit-elle, ces misérables ; mais je vous avertis de leur mauvais dessein, afin que vous les empêchiez de l'exécuter. »

« J'allai sur-le-champ, continue M. des Bastières, en donner avis à M. de Montfort, qui se moqua de moi, et des avertissements de cette bonne femme, disant que ce n'était pas là le premier, et qu'on voulait nous faire peur. Je lui dis que la témérité n'était pas une vertu, et que, dans un pareil doute, il fallait prendre le parti le plus sûr. Il suivit mon avis. Je partis, le lendemain, pour aller à Nantes, et M. de Montfort resta encore quelques jours à Cambon. J'ai su depuis, à n'en pouvoir douter, que ces malheureux nous avaient attendus depuis cinq heures du matin jusqu'à six heures du soir, dans l'endroit où nous devions passer. »

Après la mission de Cambon, on commença celle de Crossac. Outre les fruits spirituels qu'elle produisit, elle fut remarquable par un acte qui étonna tout le monde. « Cette paroisse, dit M. des Bastières, était sans pasteur lorsque nous y allâmes. L'église très malpropre n'était pavée que dans le sanctuaire, presque toute la nef était labourée par sillons comme un champ, et elle servait de cimetière à tous les paroissiens, nobles et roturiers, grands et petits, pauvres et riches, qui prétendaient avoir droit, de temps immémorial, de s'y faire enterrer. Mon-

seigneur de Nantes et ses grands vicaires avaient eu beau s'opposer à un si grand abus, contraire au canon et à la pratique de l'Eglise, ils ne purent jamais le faire cesser. Après avoir inutilement usé de censure contre les habitants de Crossac, on procéda contre eux en justice. L'affaire fut portée au Parlement et jugée par arrêt contradictoire en faveur des paroissiens, sur la possession où ils étaient de se faire enterrer de tout temps dans leur église, et ils gagnèrent leur procès avec dépens.

« M. de Montfort, en ayant été informé, prêcha de toutes ses forces contre cet abus, et fit voir que dans toute l'Eglise primitive on n'enterrait les Papes, les évêques, les empereurs et les rois que dans les cimetières, ou tout au plus dans les vestibules ; que les églises ne devaient être destinées qu'à renfermer le corps de Jésus-Christ et ceux des saints, et qu'autrefois la canonisation ne s'en faisait que par la translation de leurs ossements, des cimetières où ils avaient été enterrés, dans les églises où on les exposait à la vénération publique ; que la coutume qu'ils avaient de se faire enterrer dans le lieu saint était une espèce de profanation. Dieu donna tant de bénédiction à ses paroles que tous ses auditeurs pleurèrent l'aveuglement où ils avaient vécu. M. de Montfort, profitant de leurs bonnes dispositions, les obligea de lui promettre qu'ils ne se feraient plus enterrer dans leur église. Après le sermon, les principaux d'entre eux s'assemblèrent avec lui dans la sacristie ; un notaire fit un acte par lequel ils renonçaient à se servir de l'arrêt qu'ils avaient obtenu du Parlement de Bretagne, et promettaient tous de choisir le lieu de leur sépulture dans le cimetière. Aussitôt après que cet acte fut signé, M. de Montfort fit travailler à paver l'église, à la blanchir et à y faire toutes les autres réparations nécessaires. »

On voit par ce fait et par beaucoup d'autres semblables quelle étonnante influence le saint missionnaire exerçait sur les populations auxquelles il annonçait la parole de Dieu.

CHAPITRE II.

MISSIONS DE BESNÉ, LA BOISSIÈRE DU DORÉ, LA REMAUDIÈRE, LANDEMONT, SAINT-SAUVEUR, PONTCHATEAU, MISSILLAC, HERBIGNAC, CAMOEL, ASSÉRAC, SAINT-DONATIEN DE NANTES ET BOUGUENAI.

Ce doit être entre la mission de Crossac et celle de Pontchâteau, ou peut-être entre celles de Camoël et d'Assérac, que l'intrépide apôtre de Jésus-Christ évangélisa les paroisses de Besné, la Boissière, la Remaudière, Landemont et Saint-Sauveur. Les historiens ne donnent aucun détail sur ces missions qui furent sans doute couronnées du même succès que les précédentes. Nous savons du moins que jusqu'à nos jours le nom du Bienheureux Père de Montfort est resté en vénération dans ces paroisses qui sont toujours demeurées chrétiennes. Celles de Landemont et de Saint-Sauveur appartenaient autrefois au diocèse de Nantes ; aujourd'hui elles font partie de celui d'Angers. Nous n'avons rien à relater par rapport à la mission de Saint-Sauveur ; mais, dans ces derniers temps, le clergé de Besné, la Boissière et Landemont nous a mis au courant de certaines traditions locales et de certains faits qui méritent d'être consignés dans ces pages.

A Besné, le Serviteur de Dieu érigea un calvaire à l'entrée du bourg, où l'on conserve toujours une croix

en souvenir de la mission qu'il avait prêchée. A la fin des pieux exercices, il réunit tous les notables de la paroisse et leur fit promettre de ne plus enterrer les morts dans l'église, comme on avait coutume de le faire, malgré toutes les défenses du Parlement de Bretagne.

Nulle part peut-être le souvenir de notre Bienheureux n'est plus vivant qu'à la Boissière du Doré, où l'on conserve encore avec le plus grand respect des parcelles nombreuses de la croix de mission qu'il a bénite et érigée en 1709. Cette croix fut placée dans un lieu appelé le *Bas-Chemin*, où l'on voit toujours une croix de bois, dans laquelle on a soin d'incruster une petite croix faite avec des morceaux de la première. Lorsque la croix érigée par le saint missionnaire tomba de vétusté, on en recueillit soigneusement les débris, qui furent conservés avec respect et partagés plus tard entre tous les habitants de la paroisse. Il n'y a peut-être pas une maison à la Boissière qui n'en possède une parcelle plus ou moins considérable.

D'après la tradition locale et un compte-rendu de la mission de 1709, qui a été égaré, il y a peu d'années, après avoir été lu plusieurs fois devant les habitants, l'homme de Dieu avait recommandé de conserver sa croix comme un joyau de famille, promettant que tant qu'on la posséderait, on n'aurait à redouter ni la rage ni l'orage, fléaux terribles qui, à cette époque, avaient fait un certain nombre de victimes. De fait, depuis ce temps, on n'a jamais ouï dire que la rage ou l'orage ait causé quelque tort à la Boissière ; cependant, en l'année 1885, un violent orage fit quelques dégâts dans plusieurs champs de cette paroisse ; mais les habitants firent remarquer avec raison que ces champs n'appartenaient point autrefois au territoire de la Boissière ; ils avaient été pris sur la paroisse de Landemont.

Il paraîtrait que le Bienheureux de Montfort évangélisait en même temps la Boissière et la Remaudière, et que la croix plantée dans la première paroisse était un souvenir de la double mission. Aussi les habitants de la Remaudière ont toujours conservé eux-mêmes le plus grand respect pour cette croix, qu'ils ont constamment regardée comme un puissant préservatif contre l'orage et contre la rage, dont ils n'ont jamais eu à souffrir, ainsi que les habitants de la Boissière. En 1869, quand on eut terminé la reconstruction de l'église de la Remaudière, le curé plaça lui-même au pied de la croix qui domine le clocher une petite croix composée avec les débris de celle qui avait été bénite par le Serviteur de Dieu, et au mois de novembre 1886, il fit incruster une petite croix semblable dans une grande croix érigée solennellement à la clôture des exercices d'une mission.

La paroisse de Landemont conserve à son tour de précieux souvenirs de la mission prêchée par le Bienheureux de Montfort. Il avait élevé une croix à l'entrée du bourg. Plusieurs fois cette croix fut remplacée jusqu'à ce que, vers 1870, une route nouvelle prit l'emplacement du calvaire. La croix qui existait à cette époque fut plantée ailleurs ; mais elle a disparu depuis pour faire place à une maison que l'on a construite au même lieu. On trouve encore à Landemont des descendants de la famille qui avait donné la croix de mission du temps du Serviteur de Dieu ; ils ont été peinés de voir disparaître celle qui rappelait la foi et la générosité de leurs ancêtres. On prétend, à Landemont, que plusieurs fois la Sainte Vierge aurait apparu au Bienheureux, sous l'extérieur d'une grande et belle Dame qui s'entretenait familièrement avec lui et semblait l'instruire et l'encourager. Nous trouverons ailleurs des traditions semblables. Ces faits merveilleux racontés de génération en

génération, depuis près de deux siècles, ne reposent pas sans doute sur des preuves assez solides pour être placés par un historien sérieux au rang des faits vraiment authentiques et certains ; mais ils montrent que les populations évangélisées par le grand Serviteur de Dieu et de Marie ont toujours conservé la plus haute idée de sa sainteté, surtout de sa grande dévotion à la Sainte Vierge.

Il paraît que la mission de Landemont aurait été donnée à la fin de 1709, ou bien au commencement de 1710, s'il est vrai, comme on le prétend, que le froid était si rigoureux que le grain gelait en terre. La désolation était générale. Le saint missionnaire ranima le courage et la confiance des habitants, en annonçant, comme s'il avait été sûr du succès, que s'ils semaient beaucoup au printemps, ils feraient une abondante récolte ; ce qui eut lieu en effet.

La mission de Pontchâteau, qui commença vers la fin de juillet 1709, est célèbre entre toutes celles du Bienheureux par la magnificence du calvaire qu'il y éleva, par l'enthousiasme dont il enflamma les multitudes et par la patience avec laquelle il supporta l'injuste humiliation dont il fut la victime. Nulle part le saint missionnaire ne rencontra plus de zèle et d'entrain pour assister aux pieux exercices, plus de religion et de piété dans l'audition de la parole de Dieu, plus de docilité à suivre tous les avis qu'il pouvait donner pour le bien. Se voyant au milieu d'une population aussi chrétienne, il crut que l'occasion était favorable pour la réalisation du dessein qu'il avait formé depuis longtemps, celui d'ériger un calvaire monumental en l'honneur du divin Crucifié. Il se sentait d'autant plus pressé de mettre son projet à exécution qu'il rencontra un emplacement tout à fait convenable dans la vaste lande de Pontchâteau.

Chose merveilleuse ! au moment de la mission, des vieillards affirmaient que, quarante ans auparavant, ils avaient vu, sur l'heure de midi, et par un temps fort clair, des croix environnées d'étendards qui descendaient du ciel sur le lieu même que le Serviteur de Dieu avait choisi pour ériger son calvaire. Ils ajoutaient qu'il se fit dans le moment un si grand bruit en l'air que les bêtes qui paissaient dans la lande s'enfuirent dans les villages voisins ; que des milliers de voix firent entendre les plus agréables concerts, et que cet étonnant spectacle dura bien environ une heure. Nous renvoyons au chapitre suivant toute l'histoire si intéressante du calvaire de Pontchâteau, pour ne parler ici que des missions qui furent prêchées pendant la durée des travaux que nécessita l'érection de ce monument gigantesque, c'est-à-dire pendant quinze mois.

Après la mission de Pontchâteau, tandis qu'on travaillait déjà au milieu de la lande, le Bienheureux de Montfort fit le voyage de Nantes, probablement pour commander les statues qu'il destinait à son calvaire, ou pour en presser l'exécution ; peut-être avait-il aussi l'intention de s'attacher quelques nouveaux ouvriers apostoliques pour les missions qu'il s'était engagé à prêcher. Dans la circonstance présente, chaque mission ne devait pas l'occuper uniquement, il avait besoin encore de surveiller et d'activer les travaux immenses qu'il avait entrepris. Il amena avec lui M. Olivier, prêtre de Nantes, qui le suivit dans les différentes missions qu'il donna pendant l'érection de son pieux monument. C'est ce M. Olivier qui nous a laissé, dans le plus grand détail, l'histoire de cette construction mémorable. C'était un homme de bien, dit M. Blain, mais son amour-propre l'engagea dans un assez triste rôle. En effet, il sem-
blait

tra plutôt opposé que favorable au Serviteur de Dieu. Cependant, en racontant l'histoire du calvaire, il ne rabaisse point la gloire de celui qui avait conçu une pareille entreprise ; il ne s'attribue pas le mérite d'avoir excité l'enthousiasme des peuples ; il blâme même hardiment les personnages haut placés qui ont persécuté le saint missionnaire dans ses œuvres.

La première mission qu'il fit avec l'homme de Dieu, fut celle de Missillac. Voici comment il parle de cette mission et de sa première visite au calvaire : « M. Grignon de Montfort étant venu à Nantes me pria instamment d'aller avec lui pour faire la mission de Missillac, qui est à une demi-lieue du calvaire, sur le bord de la lande de Pontchâteau. Étant à faire cette mission, nous y allions une fois la semaine, le jour de repos, pour exciter les peuples à y travailler. La première fois que j'y fus, il y avait bien déjà soixante charretées de terres tirées des fossés qui commençaient la montagne. J'ai vu ordinairement, pendant cette mission-là, quatre ou cinq cents personnes à y travailler, les unes bêchant la terre, les autres la chargeant et la portant dans des hottes. Tous se contentaient d'un morceau de pain noir qu'ils apportaient dans leurs poches, et buvaient de l'eau de pluie bourbeuse qui était dans les fossés.

« M. de Montfort fit chercher un arbre pour faire le pied de la croix. En ayant trouvé un très beau, qui avait cinquante pieds de haut, il écrivit à celui à qui il appartenait deux ou trois lettres, sans en avoir de réponse. Il alla lui-même le prier de vouloir bien lui accorder cet arbre, qui était un châtaignier. Il eut assez d'éloquence pour arracher de lui un léger consentement ; mais, craignant qu'il ne fût révoqué, il fit couper l'arbre, dès le soir même, par deux charpentiers qu'il avait amenés avec lui, et le fit traîner par douze couples de bœufs

au calvaire. Il fit un coup de maître, car il n'en eût pas trouvé un semblable dans toute la province. »

La mission de Missillac fut suivie de celle d'Herbignac, pendant laquelle les missionnaires ne manquaient pas d'aller, les jours de repos, au calvaire, où le nombre des travailleurs augmentait sans cesse. Après cette mission, on alla en prêcher une autre à Camoël. Cette dernière paroisse appartient aujourd'hui au diocèse de Vannes, qui devait sans doute profiter des pieux exercices qui se faisaient dans le voisinage et donner de nombreux ouvriers au calvaire.

La mission d'Assérac, dont parle ensuite M. Olivier, n'eut lieu qu'au carême de 1710. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la clôture de la mission de Camoël. Peut-être que dans cet intervalle le Serviteur de Dieu a donné quelques-unes des missions dont il est question au commencement de ce chapitre, comme nous l'avons déjà observé. M. Olivier n'en parle pas, parce qu'il n'y a point travaillé. Il peut se faire aussi qu'il ait prêché à cette époque quelques missions qui ne sont désignées nulle part. En effet, M. Grandet, son premier historien, après avoir nommé toutes les paroisses que nous connaissons et donné deux ou trois noms qui nous sont inconnus aujourd'hui, ajoute qu'il prêcha encore plusieurs autres missions dans le diocèse de Nantes.

Pendant qu'on était à Assérac, le Bienheureux de Montfort se rendait, un jour par semaine, au calvaire, avec quelques-uns de ses compagnons de travaux. « Les douves, dit M. Olivier, commençaient à être profondes, et la montagne qu'on formait des terres tirées des fossés, était assez élevée, parce que le concours du peuple augmentait de jour en jour, de sorte que j'ai compté une fois environ cinq cents personnes et cent bœufs pour conduire les charrettes. Tout le monde travaillait avec un courage surprenant, si bien que j'ai vu quatre hommes avoir

beaucoup de peine à charger une pierre sur la hotte d'une jeune fille de dix-huit ans, qu'elle portait avec joie sur la montagne. Tout cela se faisait avec un tel ordre, qu'on aurait dit qu'il y avait des gens à les commander; on chantait des cantiques d'une manière si agréable, qu'il me semblait entendre une harmonie céleste, surtout quand on était sur le haut de la montagne. »

Les pieux exercices étant terminés à Assérac, l'homme de Dieu alla passer quelques jours au calvaire avec les missionnaires qui l'accompagnaient, puis il se rendit à la mission de Saint-Donatien de Nantes, pendant laquelle il ne put revenir à Pontchâteau; la distance était trop considérable, et d'ailleurs les prédications et les confessions multipliées ne lui laissaient pas un instant de relâche. Cette mission, qui se fit pendant les grandes chaleurs du mois de juin 1710, fut admirablement suivie. Elle se termina par une magnifique procession, dans laquelle on porta le Saint-Sacrement avec une pompe extraordinaire et une piété touchante. Tandis que le Bienheureux de Montfort était à Saint-Donatien, il fit confectionner quatorze étendards en satin blanc, d'une aune et demie de longueur et d'une aune de largeur, destinés à être portés en procession, pour distinguer les différentes catégories de personnes qui se suivaient dans la marche.

« Aussitôt que cette mission fut finie, dit M. Olivier, nous retournâmes au calvaire, où je remarquai que le peuple travaillait avec autant d'affection qu'auparavant. On payait les ouvriers à la fin de la journée, en leur permettant de rendre leur devoir au Christ, qui était dans une petite grotte, couverte de terre rapportée, dans laquelle on ne pouvait voir sans chandelle. Après avoir passé là quelque temps, nous vinmes faire la mission de Bouguenais, à trois lieues de Nantes. »

Écoutez maintenant le Père Besnard : « Il y eut, dit-il, à Bouguenais un concours de peuple étonnant, pendant

tout le temps de la mission; mais la procession de la clôture y attira plus de dix mille personnes. Elle se fit dans une vaste prairie sur le bord de la Loire, où M. de Montfort avait élevé un reposoir magnifique pour y placer le Saint-Sacrement. On y marchait deux à deux, en chantant des hymnes et des cantiques, ou en récitant le Rosaire. Les étendards distinguaient les différentes divisions de personnes qui s'y trouvaient. La musique de la cathédrale de Nantes, les violons, les fifres, les tambours, les trompettes, faisaient un accord qui ravissait. La procession étant arrivée au reposoir, M. de Montfort, quoique baigné de sueur, y fit un discours et finit par des adieux touchants qui tirèrent des larmes de tous les auditeurs. Mais ce qui acheva d'enlever tous les esprits et de les remplir d'un saint enthousiasme, c'est que, au moment où l'officiant allait donner la bénédiction du Saint-Sacrement, M. de Montfort se leva tout à coup et donna le signal à tous les instruments, en s'écriant avec force : « Allons ! que tout sonne, que tout résonne, que tout retentisse en l'honneur du Roi du ciel, qui va nous bénir ! » L'air en effet retentit à l'instant de tout ce que cette charmante symphonie avait de plus délicieux et de plus touchant. »

Après avoir terminé, d'une manière aussi solennelle, la mission de Bouguenais, le Bienheureux de Montfort retourna vers son calvaire, qui fut pour lui la cause d'une grande joie et d'un véritable triomphe, avant d'être le sujet d'une profonde humiliation et d'une vive douleur.

CHAPITRE III.

LE CALVAIRE DE PONTCHATEAU DEPUIS LE TEMPS DU BIENHEUREUX DE MONTFORT JUSQU'À NOS JOURS. — MISSION DE SAINT-MOLF. — RETRAITE DU SERVITEUR DE DIEU CHEZ LES JÉSUITES DE NANTES. — IL ENTRE DANS LE TIERS-ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE. — MAISON DE LA PROVIDENCE. — CONFRÉRIE DES AMIS DE LA CROIX. — SON DÉVOUEMENT DANS UN DÉBORDEMENT DE LA LOIRE. — IL ABANDONNE LE DIOCÈSE DE NANTES.

Le pieux Apôtre du divin Crucifié terminait toujours ses missions par la plantation d'une croix destinée à conserver dans l'esprit des peuples le souvenir des enseignements qu'ils avaient entendus, des grâces qu'ils avaient reçues et des résolutions qu'ils avaient prises. Mais, depuis longtemps, il nourrissait en lui une idée plus grande encore. Déjà, comme nous l'avons vu, il avait essayé d'exécuter un vaste projet dans sa ville natale ; mais on avait mis obstacle à son entreprise. Il crut enfin avoir trouvé une occasion favorable pour accomplir son pieux dessein. Il pouvait compter sur les habitants de Pontchâteau, qui étaient très religieux, suivaient les exercices de la mission avec un zèle admirable, et paraissaient avoir conçu pour sa personne la plus profonde estime et la plus sincère affection. Il croyait pouvoir compter aussi sur les bonnes disposi-

tions de toutes les populations voisines, qui étaient également attachées à la religion. Il ne se trompait pas.

A une petite distance de Pontchâteau, s'étendait une vaste lande, aujourd'hui presque entièrement cultivée. Elle appartenait au cardinal de Coislin, qui accorda aisément au saint missionnaire le terrain qu'il lui demanda pour l'érection d'un calvaire. Celui-ci choisit le point le plus élevé de cette lande, à une lieue environ de la ville, pour y établir le monument religieux qu'il projetait.

Après avoir communiqué son dessein aux prêtres qui travaillaient avec lui, aux ecclésiastiques de Pontchâteau et à tous les paroissiens réunis, il fut heureux de voir que tous, prêtres et laïques, accueillaient sa proposition avec un véritable enthousiasme. Il conduisit donc les travailleurs à la lande, désigna l'emplacement de la croix et donna le premier coup de bêche pour commencer les travaux, qui devaient être immenses. Il avait l'idée d'élever de main d'homme une montagne artificielle qui, surmontée de la croix, serait l'image de la montagne où mourut le Rédempteur du monde. « Il traça trois cercles concentriques, dit l'un des historiens de Montfort : le premier de 400 pieds, le second de 500, le troisième de 600. Dans celui de 400 pieds devait surgir la montagne du calvaire, ayant la forme d'un cône tronqué, de 133 pieds de diamètre et 50 pieds de hauteur. Entre la douve qui devait fournir la terre et la montagne qui en était composée, se déroulait circulairement une promenade ou chemin de ronde, large de 20 pieds. Enfin la douve comprise entre les circuits de 500 et 600 pieds avait 15 pieds de largeur et 20 de profondeur. C'était cette immense masse de terre qu'il fallait creuser, porter et disposer en cône, dont le sommet dépassait de 70 pieds la profondeur de la douve.

« Il est facile de se rendre compte de ce travail

gigantesque. Il a fallu extraire environ huit mille mètres cubes d'argile et de grès, et porter au panier ou à la hotte deux millions quatre cent mille kilogrammes de déblais. La parole du missionnaire était si ardente, la foi de ces populations si vive, que ce travail volontaire, sans aucune rétribution, ne dura que quinze mois. Il y eut constamment de deux cents à cinq cents travailleurs qui, sans rien recevoir, apportaient leur nourriture et leurs instruments, amenaient leurs charrettes et leurs bœufs, et travaillaient sans relâche à élever ce trophée à la croix. »

On y vit des étrangers, des Flamands et des Espagnols, mêlés avec les habitants du pays. Les gentils-hommes, les grandes dames, les bourgeois, les prêtres rivalisaient de zèle avec les ouvriers ordinaires. L'enthousiasme était à son comble. Tout se faisait avec un ordre et une piété admirables. Le silence n'était guère interrompu que par la récitation du Rosaire et par le chant des cantiques composés par le Bienheureux de Montfort pour la circonstance. Comme on l'a dit ailleurs, on payait ces pieux travailleurs à la fin de la journée, en leur permettant de voir, à la lueur d'une lampe, le Christ renfermé dans une grotte couverte de terre.

Quand la douve fut creusée et que la montagne eut atteint sa hauteur, le Serviteur de Dieu fit exécuter les travaux nécessaires à la décoration de ce monument, fait avec la terre nue. La plate-forme, qui avait 80 pieds de pourtour, fut entourée d'un mur haut de cinq pieds ; ce mur fut surmonté de piliers qui soutenaient un Rosaire de 80 pieds de longueur, dont les grains avaient la grosseur d'un boulet de moyen calibre. Audessus de la porte de la plate-forme était placé un serpent d'airain qui figurait celui de Moïse. De sa gueule jaillissait de l'eau entretenue par un réservoir. A l'entrée se trouvait un *Ecce Homo*.

Au milieu de la plate-forme s'élevait la croix de Notre-Seigneur, tournée vers l'orient, et ayant à sa droite celle du bon larron, peinte en vert, et à sa gauche celle du mauvais larron, de couleur noire. Celle de Notre-Seigneur était rouge, haute de 50 pieds et grosse à proportion. Le Christ en bois, qui y était attaché, et que l'on conserve encore, avait un peu plus de cinq pieds de hauteur. Il avait été fait par un sculpteur de Saint-Brieuc, et acheté au moyen d'aumônes, quand le saint missionnaire était dans la compagnie de M. Leuduger. La croix était surmontée d'un Saint-Esprit. Au pied furent placées les figures de Notre-Dame des Douleurs, de saint Jean et de sainte Madeleine. De la porte de la plate-forme un chemin descendait en spirale jusqu'à la seule entrée du calvaire qui faisait face à la croix ; on devait bâtir à l'extrémité trois chapelles pour représenter les mystères du Rosaire ; elles avaient chacune leur cellule et leur petit jardin. Sous le pied de la croix se trouvait une quatrième grotte où devait être représenté le quinzième mystère. A droite et à gauche de la première entrée du calvaire, étaient deux petits jardins de quinze pieds en carré : l'un représentait le jardin de délices, où le premier homme pécha ; l'autre le jardin des douleurs, où le péché fut expié par l'agonie du nouvel Adam. Le bas de la montagne était entouré d'un mur de 400 pieds, et, dans le chemin de ronde, on planta, à distance égale, 150 sapins qui figuraient les *Ave Maria* du Rosaire. Après chaque dizaine de sapins, s'élevait un cyprès qui indiquait le *Pater*, en sorte que les pèlerins pouvaient réciter le Rosaire en se promenant sous ces arbres. L'image du Rosaire se trouvait donc reproduite sous deux formes différentes, au sommet et au pied de la montagne.

Tous les travaux étaient terminés ; de toutes parts on accourait pour admirer un ouvrage gigantesque et

magnifique, qui aurait épuisé les trésors d'un prince, et que la piété seule avait entrepris et conduit au point où il était. Le saint missionnaire avait obtenu de l'évêque de Nantes la permission de bénir le calvaire, et la cérémonie avait été fixée au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. C'était en 1710. Le cérémonial était réglé : quatre prédicateurs, placés sur quatre points différents du calvaire, devaient évangéliser en même temps la multitude répandue autour du monument. La contrée entière s'ébranlait pour assister à cette imposante solennité. L'allégresse était dans tous les cœurs, lorsque la veille du jour si désiré, sur les quatre heures du soir, un prêtre, envoyé par l'évêque de Nantes, signifia au Serviteur de Dieu la défense de faire la bénédiction. A cette nouvelle, la consternation fut générale parmi la foule. Le B. de Montfort ne laissa pas apercevoir le moindre trouble ; cependant il partit aussitôt pour Nantes, fit quinze lieues dans la nuit et alla prier l'évêque de lever la défense ; le prélat fut inflexible. Le missionnaire n'arriva à son calvaire que le lendemain de la fête. Malgré ce contre-temps, l'affluence avait été grande. A l'exception de la bénédiction de la croix, presque tout s'était fait comme il avait été réglé. Deux des prédicateurs avaient prononcé leurs discours, et on avait recueilli d'abondantes aumônes.

La famille du Serviteur de Dieu était venue elle-même de bien loin pour assister à la cérémonie. Son père, ravi des choses qu'il entendait dire de son fils, paraissait sentir plus vivement que lui l'affront qu'il venait de recevoir. Dans la soirée, se trouvant à une nombreuse réunion de religieux, d'ecclésiastiques et de personnes distinguées qui le consolait, il se plaisait à faire l'éloge de son fils, qui ne lui avait jamais causé aucun chagrin.

Cette humiliation de l'homme de Dieu fut bientôt suivie d'une nouvelle. Dès le dimanche suivant, il alla faire à Saint-Molf l'ouverture d'une mission. Elle n'était commencée que depuis quatre jours, lorsque l'évêque de Nantes lui défendit de la continuer. Afin que l'humiliation fût plus complète, la lettre d'interdiction lui fut présentée par M. Olivier, qu'il n'avait pas voulu comme collaborateur, et que l'évêque envoyait pour le remplacer à Saint-Molf. Le pieux apôtre de J.-C. ne laissa pas entendre la plainte la plus légère, et obéit sur-le-champ, avec autant de tranquillité qu'il se fût agi de la chose du monde la plus agréable. Il retourna à Nantes, et, quinze jours après, il alla faire une retraite chez les Jésuites.

Mais Dieu réservait à son serviteur une épreuve encore plus sensible. Il voulut que le calvaire fût détruit sous les yeux de celui qui l'avait érigé. Les Jansénistes, toujours à la poursuite de Montfort, ennemi déclaré de leur mauvaise doctrine, étaient indignés de voir s'élever un monument qui rappellerait dans l'avenir son zèle et son influence sur les religieuses populations de ces contrées. Ils mirent tout en œuvre pour le décrier auprès de l'évêque et des autorités civiles. Dans une lettre écrite à M. de Châteaurenaud, gouverneur de Bretagne, on représentait le saint missionnaire comme un homme ambitieux qui traînait à sa suite des milliers de personnes, et le calvaire de Pontchâteau comme une forteresse environnée de douves et de souterrains, où les ennemis pourraient se cantonner en cas de descente. Cette accusation ayant été envoyée en Cour, une personne de distinction fut chargée d'inspecter les ouvrages, et par légèreté ou mauvais vouloir, appuya l'accusation.

La Cour ainsi trompée ordonna au commandant de la milice du canton d'abattre le calvaire et de combler

les douves. Cet officier réquisitionna cinq cents travailleurs, qu'il conduisit au calvaire, sous la surveillance d'une compagnie de soldats. Arrivé sur la lande, il leur fit connaître l'ordre qu'il avait reçu. A cette nouvelle, les pieux paysans se jetèrent à genoux, fondant en larmes, et, pendant deux jours, ils refusèrent de prêter leurs bras à cette démolition sacrilège. Le commandant s'avisa alors d'un expédient qui lui réussit : il ordonna de scier la croix. Al'instant tous ces généreux chrétiens, qui craignaient que le Christ ne se brisât en tombant, s'offrirent à l'envi pour le détacher de la croix. Jamais on ne vit une plus vive représentation de ce qui se passa sur le Calvaire, lorsqu'on descendit de la croix le corps même de l'Homme-Dieu. Tandis que quelques-uns faisaient l'office de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, tout le reste du peuple était à genoux, témoignant sa douleur par des larmes et des sanglots. On descendit aussi les figures du bon et du mauvais larron. Toutes les statues furent emportées avec soin dans une maison de Pontchâteau, où, quatre ans plus tard, Montfort lui-même alla les chercher pour les transporter à Nantes, comme nous le verrons ailleurs.

Cependant il fallut se mettre au travail ; mais la démolition faite à contre-cœur avançait lentement. Ces hommes, aux bras de fer pour construire le calvaire, n'avaient plus, dit une relation, que des bras de laine, pour le détruire. Enfin, après trois mois de travail, la montagne étant à moitié renversée, et les douves en partie comblées, on en resta là.

D'après la tradition du pays, le Bienheureux Serviteur de Dieu, voyant démolir son calvaire, avait annoncé qu'il serait rétabli jusqu'à deux fois : ce qui a eu lieu en effet. En 1747, les successeurs de Montfort allèrent donner une nouvelle mission à Pontchâteau. Ils y trouvèrent la mémoire de leur Père en bénédiction, et ils

crurent l'occasion favorable pour rétablir son calvaire. Leur projet fut adopté avec empressement par les prêtres de la paroisse et par tous les habitants. Le travail était encouragé par Mgr Louis de Bourbon, duc de Penthièvre, et amiral de France, qui posa la première pierre du monument, le 3 juillet 1747. Il donna 600 francs pour aider à bâtir, dans le pied de la montagne, une chapelle et un saint sépulcre. Les trois croix furent replacées. Tous les travaux étaient déjà bien avancés, quand survinrent encore des oppositions. Le Père Audubon qui, deux ans plus tard, devint supérieur de la Compagnie de Marie, travaillait à la mission de Pontchâteau, avec le révérend Père Mulot, alors supérieur général, et cinq autres de ses confrères. C'est lui qui fut chargé de présider à la restauration du calvaire. Il se hâta d'en faire, sans solennité, la bénédiction, lorsqu'il se vit obligé de suspendre sa pieuse entreprise.

En 1764, les croix des deux larrons tombèrent ; dix ans plus tard, la croix principale tomba également. Les figures furent déposées dans la chapelle, et le calvaire resta sans croix jusqu'en 1785. A cette époque, à l'occasion d'une autre mission, on y plaça trois nouvelles croix qui subsistaient encore en 1793. Mais les révolutionnaires impies, furieux des hommages dont ce calvaire était l'objet, s'y rendirent une nuit, abattirent les croix, mirent le feu à la chapelle et détruisirent tout ce qu'ils purent. En 1803, quelques personnes pieuses firent planter trois modestes croix sur le sommet de la montagne.

Enfin, M. Gouray, curé de Pontchâteau, ayant obtenu, après bien des démarches, les autorisations nécessaires, entreprit de réparer le calvaire. Ce fut le 5 février 1821 qu'il commença cette restauration si importante. Les princes qui régnaient alors en France accor-

dèrent, à la sollicitation de M. l'amiral Halgan, un témoignage de leur intérêt pour cette entreprise. Leur exemple fut imité, et de cette époque jusqu'en 1838, les offrandes de la piété se sont élevées à plus de 21,000 francs. Beaucoup d'autres dons furent faits en divers matériaux. De plus, vingt-un mille neuf cent cinquante-trois journées de travail furent données gratuitement, depuis le 5 février 1821 jusqu'au 23 novembre de la même année. A cette époque, les habitants de Pontchâteau et de tout le voisinage travaillèrent à la restauration du monument avec la même générosité, la même ardeur, la même piété, le même ordre qu'au temps du Bienheureux de Montfort. La bénédiction solennelle du calvaire fut faite par Mgr l'évêque de Nantes, le 23 novembre 1821. Malgré une pluie abondante, plus de dix mille personnes étaient accourues à cette touchante cérémonie.

En 1834, on a remplacé les croix de bois par des croix en fonte, reposant sur un massif également en fonte. Les trois croix, vues de loin, ont un aspect désagréable.

La mémoire du Bienheureux Serviteur de Dieu est si chère, et sa réputation de sainteté si grande dans le pays, que son calvaire, alors même qu'il était en ruines, n'a cessé d'être un rendez-vous de piété. Les vrais fidèles venaient de loin pour y prier, même au milieu des excès de la Révolution française. Une multitude de personnes ont assuré avoir obtenu de Dieu, auprès de ce calvaire, les faveurs temporelles ou spirituelles qu'elles lui demandaient par l'intercession de son pieux Serviteur. Plusieurs grandes cérémonies se sont faites autour de la sainte montagne, et toutes ont été marquées par un concours prodigieux de fidèles. Le 8 septembre 1823, jour où on y faisait une translation de la vraie Croix, on y a vu de quinze à dix-huit mille personnes. En 1873,

le 24 septembre, le calvaire du Bienheureux de Montfort fut assigné par Monseigneur Fournier, évêque de Nantes, pour but d'un pieux pèlerinage, afin d'attirer les bénédictions du ciel sur Rome et sur la France. Jamais on n'avait vu un semblable empressement ; plus de cinquante mille personnes étaient là, chantant les cantiques du saint missionnaire, ou récitant dévotement le saint Rosaire.

Le pèlerinage était présidé par Monseigneur l'évêque de Nantes, auprès duquel se trouvaient Monseigneur Colet, évêque de Luçon ; Monseigneur Bétel, évêque de Vannes ; Monseigneur Hillion, nommé à l'évêché du Cap-Haïtien (Grandes-Antilles) ; M. l'abbé Trégaro, aumônier en chef de la marine de France, aujourd'hui évêque de Séez, et près de 600 prêtres de différents diocèses.

Dans ces derniers temps, les Pères de la Compagnie de Marie, enfants du Bienheureux de Montfort, ont établi un grand séminaire et une école apostolique à côté du monument qui rappelle si bien le génie entreprenant, le zèle infatigable, l'amour de la Croix et la patience admirable de leur Père.

Nous avons dit que le pieux Serviteur de Dieu, après toutes les humiliations qu'il avait reçues, s'était retiré à Nantes, pour faire une retraite chez les Jésuites, qui se montrèrent toujours ses fidèles amis. Personne, en le voyant, ne pouvait se douter de ce qui s'était passé, tant il était calme et soumis à la volonté divine.

« A la première visite que je lui fis, chez les Pères Jésuites, dit M. des Bastières, je crus le trouver accablé de chagrin ; je me disposais à le consoler ; mais je fus bien surpris, lorsque je le vis plus gai et beaucoup plus content que moi qui avais plus besoin de consolation que lui. Je lui dis en riant : Vous faites

l'homme fort et généreux ; pourvu qu'il n'y ait là rien d'affecté, à la bonne heure ! — Je ne suis ni fort, ni courageux, me répondit-il ; mais, Dieu merci, je n'ai ni peine ni chagrin ; je suis content. — Vous êtes donc bien aise, lui répondis-je, qu'on détruise votre calvaire ? — Je n'en suis ni aise ni fâché, répliqua-t-il ; le Seigneur a permis que je l'aie fait faire ; il permet aujourd'hui qu'il soit détruit : que son saint nom soit béni ! Si la chose dépendait de moi, il subsisterait autant de temps que le monde ; mais elle dépend immédiatement de Dieu : que sa volonté soit faite, non pas la mienne ! J'aimerais mieux, ô mon Dieu, mourir mille fois, s'écria-t-il en élevant les mains au ciel, que de m'opposer jamais à vos saintes volontés. »

Le Père de Préfontaine, Jésuite, qui reçut le saint missionnaire après sa disgrâce, fait un si bel éloge de sa patience et de sa résignation que nous croyons devoir rapporter ici ses paroles, pour l'édification de nos lecteurs. « Jamais homme, dit-il, n'a peut-être essuyé plus de contradictions et n'a eu plus à souffrir, ayant été persécuté en tous lieux et par toutes sortes de personnes. Mais tout le mal qu'on put lui faire et les persécutions qu'on lui suscita ne poussèrent jamais sa patience à bout. Obligé de sortir d'un endroit, il allait dans un autre ; il y demeurait sans se souvenir de ce qu'il avait souffert dans celui qu'il avait quitté, ne se plaignant de personne et ne cherchant jamais à se justifier, en faisant connaître les injustes procédés qu'on avait tenus à son égard, et la manière indigne dont souvent on l'avait traité. Tout le monde sait les mouvements qu'il s'était donnés pour élever son calvaire dans les landes de Pontchâteau ; il avait toujours cet ouvrage à cœur, pour honorer Jésus-Christ crucifié, quand enfin il trouva un temps et un lieu qu'il crut propres à l'exécuter. Il lui en coûta des peines infinies, et des dépenses

énormes, auxquelles les libéralités de plusieurs personnes et le zèle des gens de la campagne contribuèrent également. L'ouvrage était presque achevé, et M. de Montfort bientôt au comble de ses vœux, en voyant ce lieu déjà devenir fameux par la dévotion des peuples qui de toutes parts venaient en foule offrir leurs prières à Dieu, et à la vue de ce calvaire qui retraçait celui où le Sauveur du monde s'était autrefois immolé pour eux, lorsque tout à coup un ordre de la Cour vint renverser cet ouvrage et détruire ce calvaire. M. de Montfort reçut courageusement cette nouvelle, dont un autre qui n'aurait pas eu toute sa vertu aurait sans doute été accablé ; il songea seulement à se retirer chez nous, pour passer huit jours en retraite et se consoler avec Dieu. Il y entra ; je le reçus, sans que j'eusse pu m'apercevoir qu'il lui fût arrivé le moindre chagrin ; il me parla comme à son ordinaire, et ne fit jamais paraître la moindre émotion dans ses paroles, ni dans ses manières, ni même sur son visage. Comme cet ordre fit grand bruit à Nantes et aux environs, nous en fûmes bientôt instruits. J'en parlai à M. de Montfort ; il me confirma ce qui se disait, mais sans qu'il lui échappât une seule parole de plainte ou de mécontentement contre ceux qu'il avait raison de soupçonner de lui avoir attiré un ordre si positif et si peu attendu. Cette paix, cette tranquillité, cette égalité d'âme, dont il ne se démentit pas un seul moment, pendant huit jours, me surprit ; je l'admirai. Ce que j'avais vu et ce que j'avais su de lui me l'avait fait regarder jusque-là comme un grand homme de bien. Mais cette soumission à la Providence, dans une occasion aussi délicate que celle-là, la sérénité, la joie même qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent alors regarder comme un saint, et m'inspirèrent des sentiments de respect et de vénération pour sa vertu,

que j'ai toujours conservés depuis, et que je conserverai jusqu'à la mort. »

Nous dirons volontiers avec le premier historien de Montfort : « C'est ici l'occasion de rendre justice aux Pères de la Société de Jésus, au sujet de l'incomparable missionnaire : ils ont été ses amis, son soutien et son conseil. Ils avaient la sagesse de ne pas blâmer ses actions extraordinaires, respectant les principes dont elles procédaient, une intention pure, un zèle ardent, une simplicité chrétienne admirable, un mépris souverain du monde et de tout respect humain. Ces vrais connaisseurs de la vraie piété, qui en savent si bien les routes, n'ignoraient pas que Dieu, qui fait arriver tous ses élus au même terme, ne les conduit pas toujours par les mêmes voies. »

« Il y eut bien un retour dans les esprits, dit M. Blain : les hommes de cœur qui avaient agi aveuglément sous des influences jalouses, ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur méprise. Quelque temps après, l'intendant de la province, ouvrant les yeux sur son ordre, en eut du repentir. Il vit alors, mais trop tard, que le B. de Montfort ne faisait la guerre qu'aux vices ; qu'il était honteux d'avoir pris un calvaire pour une place d'armes. »

Ce fut à la suite de sa retraite chez les Jésuites qu'il se fit admettre dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Il y fit Profession, selon les formes ordinaires, le 10 novembre, dans le couvent des Dominicains de Nantes.

Le soin de sa sanctification et les entraves mises à son zèle ne l'empêchèrent pas de se rendre utile en plus d'une manière. Une dame de piété lui avait donné une petite maison, dont il faisait sa demeure ordinaire, et qu'il nommait la *Providence*. Il y disposa une petite chapelle, qu'il fit approuver pour y pouvoir dire la Messe. Il trouva moyen d'acheter une autre

maison voisine de la première pour y retirer des pauvres misérables, hors d'état de gagner leur vie et de mendier leur pain. Ainsi furent jetés les fondements d'un hôpital d'incurables qui manquait à la ville de Nantes. Il contribua aussi à l'établissement qui fut fait alors, sur la place Bretagne, d'une maison destinée à recevoir, pendant leur convalescence, les malades sortant de l'Hôtel-Dieu. Il forma, sous le nom d'*Amis de la Croix*, une confrérie de personnes pieuses, à laquelle il donna des règlements pleins de sagesse. Les saints Pères n'ont rien écrit de plus magnifique que la lettre circulaire qu'il adressa plus tard aux membres de cette association établie sur la paroisse de Saint-Similien.

Le saint et intrépide apôtre de Jésus-Christ donna encore une grande preuve de son courage et de sa charité, pendant un épouvantable débordement de la Loire. Plusieurs quartiers de la ville avaient été envahis par les eaux. Celui de Biesse, qui s'étend depuis le pont de Pirmil jusqu'à celui de la Madeleine, était submergé, au point que l'on n'apercevait bientôt plus que les dernières fenêtres et les toits des maisons. Les habitants, surpris par l'inondation, avaient échappé à la fureur du fleuve en gagnant les plus hauts étages ; mais ils étaient sans provisions, et personne n'osait s'exposer au danger de périr, en portant secours à ces malheureux. Montfort était là avec sa foi et son dévouement sans bornes. Il court par la ville, afin de recueillir les provisions nécessaires ; mais ce n'est pas là ce qu'il y avait de plus difficile. Il fallait engager plusieurs bateliers à le seconder dans son projet. Ce ne fut point à force d'argent qu'il en vint à bout ; il n'en avait point à leur donner. Il ne fit que parler, mais avec cette force et cette éloquence divine qui subjuguait tous les esprits. Il leur représenta combien il leur serait glorieux de hasarder leur vie pour leurs frères en vue de Dieu, et que, quand même ils la per-

draient ainsi, ce serait pour en trouver une autre infiniment plus précieuse. « Mais, non, leur dit-il, vous ne la perdrez pas : mettez en Dieu votre confiance, et suivez-moi. » Il se jette ensuite dans un des bateaux. Les bateliers, animés par son exemple et rassurés par sa confiance, se déterminent à le suivre. Le bateau qui porte le missionnaire fend le premier des flots en fureur. Plusieurs autres rament à sa suite. On s'avance lentement à travers des torrents rapides qui emportent avec violence des troncs d'arbres et des glaçons énormes. Tous les spectateurs, qui se tiennent sur la rive du fleuve, sont tremblants, en voyant le danger imminent auquel cette petite flotte est exposée. Néanmoins elle arrive, sous la conduite et sous les auspices de l'homme de Dieu, auprès des maisons envahies par les eaux. Elle donne des provisions à ceux qui sont prisonniers dans leurs demeures, et revient vers le rivage avec des efforts inouïs et à travers mille dangers. Enfin elle aborde heureusement, au grand étonnement de toute la ville, qui ne put s'empêcher de reconnaître en cela une protection toute miraculeuse de la Providence à l'égard d'un saint qui s'abandonnait entièrement à elle.

Tel fut le dernier souvenir de son passage que l'incomparable Serviteur de Dieu laissa à la ville de Nantes, dont il crut devoir s'éloigner à cette époque, puisqu'il ne lui était plus permis d'y travailler au salut des âmes par la prédication du saint Evangile et l'administration des sacrements.

On peut croire que les religieuses populations du diocèse de Nantes ne virent pas sans douleur s'éloigner d'elles un saint missionnaire qui les avait évangélisées avec tant de zèle et de succès, et auquel elles étaient véritablement attachées du fond du cœur. Il en dut être ainsi des prêtres qui avaient été à même d'apprécier ses héroïques vertus. Aussi, après la mort du Ser-

viteur de Dieu, les missionnaires de la Compagnie de Marie furent souvent appelés à prêcher l'Evangile dans le diocèse de Nantes. C'est l'un de ceux où ils ont donné un plus grand nombre de missions, avant la Révolution. Il semble que les prêtres de ce grand et religieux diocèse, en appelant fréquemment les enfants de Montfort dans leurs paroisses, aient voulu protester contre la conduite de ceux qui avaient fait endurer à leur Père tant d'épreuves et d'humiliations.

CHAPITRE IV.

MGR DE CHAMPFLOUR, ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE, ET MGR DE LESCURE, ÉVÊQUE DE LUÇON. — MGR DE CHAMPFLOUR APPELLE LE B. DE MONTFORT DANS SON DIOCÈSE. — MISSION DE LA GARNACHE, DANS CELUI DE LUÇON. — PASSAGE DU SERVITEUR DE DIEU A SAINT-HILAIRE DE LOULAY, A MONTAIGU ET A LUÇON. — SON ARRIVÉE A LA ROCHELLE ET SA RÉCEPTION PAR L'ÉVÊQUE.

En quittant Nantes, le Bienheureux Serviteur de Dieu passa dans le diocèse de Luçon, puis dans celui de La Rochelle, où il devait terminer sa carrière apostolique. Il eut le bonheur de trouver dans ces diocèses deux évêques d'un grand mérite et d'une grande vertu, qui l'honorèrent jusqu'à la fin de toute leur estime, et se montrèrent toujours ses dévoués protecteurs. Il est vrai qu'ils faisaient la même opposition que lui aux funestes erreurs du temps. Nous ne pouvons nous empêcher de dire ici quelques mots de ces dignes prélats qui ont été en relations si intimes avec Montfort et sa famille religieuse.

Monseigneur Etienne de Champflour, né à Clermont-Ferrand, le 13 mai 1646, appartenait à une famille aussi distinguée par ses vertus que par sa noblesse. Placé d'abord au collège des Jésuites de sa ville natale, où il fit brillamment ses humanités, il entra, à la fin de

son cours de rhétorique, au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, dirigé alors par le célèbre M. Tronson. Après son ordination sacerdotale, il rentra dans son diocèse, pour y exercer le saint ministère. En 1677, il fut appelé à Limoges, en qualité de vicaire général, par l'évêque, Louis de Lascaris d'Urfé, ami de sa famille. En 1681, il succéda à l'un de ses oncles, abbé de la cathédrale de Clermont. Cette même année, l'évêque de Clermont étant mort dans un âge très avancé, l'abbé Etienne de Champflour fut nommé vicaire capitulaire d'une voix unanime. Sa science profonde, ses rares vertus, son expérience dans les affaires et son habileté bien connue semblaient imposer ce choix à tout le Chapitre. Après dix années que dura le veuvage de l'Eglise de Clermont, un nouvel évêque fut mis à la tête du diocèse, en 1692. Celui-ci nomma son vicaire général le vicaire capitulaire. L'abbé de Champflour conserva ce titre jusqu'en 1702. C'est à cette époque qu'un décret royal l'appela à l'évêché de La Rochelle. Le décret était daté du 31 décembre 1702, et l'évêque fut sacré le 10 juin 1703.

A son arrivée à La Rochelle, il eut la consolation de trouver tout près de lui, sur le siège épiscopal de Luçon, l'un de ses anciens condisciples de Saint-Sulpice, avec lequel il avait été lié d'une sainte amitié, qui allait devenir plus étroite encore : c'était Mgr Jean-François Salgues de Lescure.

Né au château de ce nom, près Alby, le 3 janvier 1644, il appartenait à l'une des familles les plus nobles et les plus chrétiennes du pays. Attirée plus tard dans le Bas-Poitou par le prélat dont il est question, cette illustre famille s'est trouvée éteinte par la mort du fameux général vendéen connu sous ce nom et sous celui de *Saint du Poitou*. Le jeune Jean-François de Lescure commença son éducation chez les Jésuites, dont il eut le bonheur d'embrasser et de conserver toutes les idées,

qui étaient si opposées aux funestes doctrines qui faisaient tant de ravages à cette époque. A la fin de 1660, il se rendit à Paris pour y faire ses études ecclésiastiques, au séminaire de Saint-Sulpice. Toujours il sut faire marcher de front la science et la piété. Devenu prêtre, l'abbé de Lescure, dont la capacité fut aisément reconnue, fut appelé par l'archevêque de Paris à diriger la Communauté du Mont-Valérien. Un peu plus tard, il fut mis à la tête d'une réunion de missionnaires qu'on envoya dans les Cévennes pour y combattre le protestantisme. Cette mission étant à peine terminée, l'archevêque d'Alby se hâta d'attirer près de lui l'abbé de Lescure, dont il connaissait le mérite. Il le nomma son vicaire général avec le titre de théologal et de pénitencier. Dans ces diverses positions, celui-ci fit preuve d'une grande capacité, d'une solide piété et d'une activité extraordinaire.

Sans aucune ambition, il ne songeait nullement à s'élever plus haut, lorsque, sur la désignation de son archevêque et d'autres grands personnages, il fut nommé par le roi, le 6 juin 1699, à l'évêché de Luçon, devenu vacant par la mort de Mgr de Barillon. Ce qui prouve que sa modestie n'était point inférieure à ses talents, et qu'il était bien loin de soupirer après les honneurs, c'est qu'au moment où l'archevêque lui annonça sa promotion à l'épiscopat, il tomba évanoui à l'église, le jour de la Fête-Dieu, et la fièvre l'ayant pris, il fut obligé de garder le lit. Il fut sacré, à Paris, le 8 novembre 1699, par le cardinal de Noailles, dont il se vit obligé plus tard de combattre les idées, de concert avec Mgr de Champflour.

Par une ordonnance du 13 juillet 1710, ces deux évêques, défenseurs éclairés et intrépides de la vérité, avaient condamné les *Réflexions Morales sur le Nouveau Testament*, du janséniste Quesnel. Le cardinal de Noailles qui, dans l'origine, avait approuvé cet ouvrage, témoi-

gna son mécontentement, en faisant renvoyer du séminaire de Saint-Sulpice deux neveux de ces évêques. Ceux-ci écrivirent au roi pour se plaindre, et ne craignirent pas de dire que, dans presque tous les temps, les évêques des villes impériales avaient protégé l'erreur. Le cardinal fut blessé d'autant plus vivement de ce reproche qu'il le méritait. Le 28 avril 1711, il publia une ordonnance contre l'Instruction pastorale des deux évêques.

Ces vénérables prélats ne pouvaient manquer de recevoir avec la plus grande bienveillance un missionnaire dont ils n'ignoraient pas la réputation de sainteté, et qui s'était toujours montré attaché comme eux à la saine doctrine de l'Eglise.

Appelé par Mgr de Champflour à travailler dans son diocèse, le Serviteur de Dieu quitta Nantes, vers la fin de mars 1711; mais, avant de se rendre à La Rochelle, il voulut remplir la promesse qu'il avait faite à M. le curé de la Garnache, au diocèse de Luçon, de donner à ses paroissiens les exercices d'une mission. Elle eut, comme toutes les autres, les plus consolants résultats. Grâce à la bonne disposition des habitants et au zèle du curé, M. Louis Dorion, prêtre renommé par sa sainteté, la paroisse fut entièrement renouvelée par l'esprit de ferveur et de piété.

A l'entrée du bourg, sur un point culminant, se trouvait une ancienne chapelle en ruines, dédiée à saint Léonard; le pieux serviteur de Marie entreprit de la rétablir, de la décorer et d'y placer une statue de la Sainte Vierge, sous le nom de *Notre-Dame de la Victoire*. Ayant obtenu la permission de l'évêque et des habitants, il y fit travailler selon le plan qu'il donna lui-même. Mais comme il avait besoin de retourner à Nantes, pendant qu'on achevait ces travaux, il promit au digne curé et à ses paroissiens de revenir, le 12 mai de l'année suivante, pour bénir la chapelle.

Après avoir passé quelques jours à Nantes, où l'avaient appelé les intérêts de ses pieux établissements, il quitta cette ville pour se diriger vers La Rochelle. Sur sa route se trouvait la paroisse de Saint-Hilaire-de-Loulay, dont le curé lui avait demandé la faveur d'une mission. Montfort s'y rendit ; mais quel ne fut pas son étonnement, quand, à son arrivée, au lieu d'une réception amicale, à laquelle il devait s'attendre, il ne fut accueilli que par des reproches sévères ! On était venu à bout de perdre le missionnaire dans l'esprit de ce prêtre, qui était malheureusement un de ces hommes trop faciles à tromper, comme on en trouve dans tous les temps. Il était très tard, et le saint missionnaire, extrêmement fatigué et trempé de pluie, ne trouva pas même un asile dans une hôtellerie ; il fut heureux d'accepter un gîte, pour lui et pour son compagnon, chez une pauvre femme qui n'avait à lui offrir pour lit qu'un peu de paille, et pour nourriture qu'un morceau de pain noir. Il passa délicieusement la nuit dans sa chétive chaumière, se réjouissant d'avoir rencontré une si belle croix sur son chemin. Il alla, le lendemain, dire la Messe à Montaignu, dans la chapelle des Dames de Fontevrault, qui le reçurent comme un ange envoyé du ciel, et furent grandement édifiées de sa conduite et reconnaissantes des pieux conseils qu'il voulut bien leur donner.

Il continua ensuite sa route. En arrivant à Luçon, il se présenta tout d'abord au séminaire, dirigé alors par les Jésuites, ses amis de tous les lieux et de tous les temps. Son intention était de faire, dans leur maison, une retraite de quelques jours. Les Pères, qui le connaissaient de réputation, le reçurent avec une grande joie, et s'empressèrent de témoigner devant leurs élèves toute l'estime qu'ils avaient pour ce prêtre étranger, qu'ils regardaient comme un saint.

Dieu parut vouloir confirmer lui-même ce témoignage, en lui accordant une faveur singulière, sous les yeux des maîtres et des élèves. Un jour que le saint prêtre disait la Messe, pendant sa retraite, l'opération de Dieu fut si vive en lui, après la consécration, qu'il resta près d'une demi-heure absorbé dans un recueillement profond, et qu'il fallut user de violence pour le rappeler à lui. Sa retraite finie, il alla passer quelques jours chez les Pères Capucins, qui désiraient avoir le bonheur de le posséder dans leur maison. Leur habit pauvre, leur corde grossière et leurs misérables sandales, éternel défi jeté à la face du monde orgueilleux et sensuel, leur joyeuseté au milieu du mépris et de l'indigence, lui inspirèrent un beau cantique sur le respect humain.

Il ne pouvait manquer de faire une visite à Mgr l'évêque. Il fut présenté à Sa Grandeur par M. Dupuy, dignitaire de la cathédrale. Le vénérable prélat le reçut avec bonté ; il aurait bien voulu le retenir dans son diocèse, et il lui fit promettre au moins d'y venir exercer son zèle. En attendant, il le fit prêcher dans sa cathédrale : c'était le cinquième dimanche de Pâques. Après avoir expliqué l'évangile du jour, qui traite de la prière en général, le missionnaire fit tomber son discours sur la prière du Rosaire, qui était son sujet favori. Tout l'auditoire était ému, et le prélat paraissait pleinement satisfait. Cependant, au moment où il parlait avec le plus d'énergie et tonnait avec force contre les hérétiques albigeois, il s'aperçut que deux chanoines jetaient curieusement les yeux sur l'évêque. Il craignit alors d'avoir laissé échapper quelque parole indiscrete dans le feu de l'improvisation. Descendu de chaire, il demanda la cause de cette curiosité, qui avait paru distraire quelques chanoines. On lui dit qu'il aurait probablement plus ménagé ses termes à l'égard des habitants

d'Alby, s'il avait su que Mgr de Lescure était originaire de cette ville, et on lui conseilla d'en faire ses excuses à l'évêque. Mgr de Lescure et le pieux missionnaire s'en tirèrent à leur honneur. Le prélat, charmé de la bonhomie du prêtre étranger, lui dit de la façon la plus gracieuse : « Monsieur de Montfort, d'une mauvaise souche, il sort parfois d'excellents rejetons. »

Le Serviteur de Dieu partit aussitôt pour La Rochelle, où il arriva très tard. Il alla, avec son compagnon de voyage, loger dans une hôtellerie. Quand il fallut payer le repas du soir et le coucher de la nuit, le saint voyageur avoua ingénument qu'il n'avait aucun argent pour solder la dépense, qui n'avait été pourtant que de douze sous. Mais il proposa au maître de la maison de laisser son bâton en gage, en promettant de payer plus tard ce qui lui était dû. L'offre fut acceptée d'autant plus volontiers que le bâton valait plus de douze sous.

L'homme de Dieu se rendit alors à l'hôpital pour y dire la Messe ; c'était là que tout d'abord son cœur le conduisait toujours. Après sa Messe et son action de grâces, il alla visiter les malades et leur parla avec son onction ordinaire. Une personne de piété, appelée M^{lle} Prévôt, qui avait été témoin de la ferveur avec laquelle il s'était acquitté de ces actes de religion, en parla presque aussitôt, et comme par hasard, à son confesseur, le P. Collusson, professeur de théologie au séminaire. Celui-ci, qui connaissait particulièrement le missionnaire, n'eut pas de peine à comprendre qu'il s'agissait de lui. Il engagea sa pénitente à faire une bonne œuvre en donnant l'hospitalité à ce saint prêtre. Transportée de joie, la pieuse demoiselle courut à l'hôpital pour faire à Montfort et à son compagnon cette proposition qui fut acceptée. On devine aisément que le bâton laissé à l'auberge ne tarda pas à révenir à son propriétaire. Ce jour-là même, le Bienheureux alla faire visite au

professeur de théologie, pour renouveler connaissance avec lui et le remercier du service qu'il lui avait rendu. Celui-ci se hâta d'annoncer à l'évêque l'arrivée du missionnaire, en faisant de lui le plus bel éloge. Aussi, lorsque l'homme de Dieu se présenta à l'évêché, il y fut reçu avec toutes les marques de la plus complète satisfaction. Dès la première entrevue, le pieux évêque lui témoigna une entière confiance, que rien ne put jamais altérer. Au lieu de se tenir dans la défiance, comme d'autres prélats mal conseillés, Mgr de Champflour donna au missionnaire les pouvoirs les plus étendus.

Avant d'exposer Montfort aux yeux d'un auditoire plus important, l'évêque de La Rochelle jugea convenable, pour essayer ses forces, de l'envoyer travailler dans une paroisse voisine, appelée l'Houmau. Bien qu'il eût des travaux les plus abondants à exécuter, l'évêque de La Rochelle par la vénérable évêque, le serviteur de Dieu prêcha avec un plein succès : la première à l'église de Saint-Louis ; la seconde, pour les hommes seulement, dans l'église des Dominicains ; la troisième, pour les femmes, dans la même église ; la quatrième, pour les soldats, toujours dans la même église des Dominicains. Il avait choisi parce qu'elle était la plus vaste de la ville, et sans doute aussi parce qu'il voulait se mettre sous la protection de saint Dominique, et à son exemple, propager la pratique de saint Rose et de la dévotion à la Sainte Vierge.

L'influence des auditeurs fut si grande à Saint-Louis que l'église se trouva beaucoup trop étroite, ce qui obligea le missionnaire à prêcher dans la cour de l'hôpital.

CHAPITRE V.

MISSIONS A L'HOUMEAU ET DANS LA VILLE DE LA ROCHELLE.
— CONVERSION DE M^{me} DE MAILLY ET DE BEAUCOUP D'AUTRES
CALVINISTES. — ON ATTENTE A LA VIE DU SAINT MISSION-
NAIRE.

Avant d'exposer Montfort aux yeux d'un auditoire plus important, l'évêque de La Rochelle jugea convenable, pour essayer ses forces, de l'envoyer travailler dans une paroisse voisine, appelée l'Houmeau. Dieu répandit sur ses travaux les plus abondantes bénédictions. Rappelé alors à La Rochelle par le vénérable évêque, le Serviteur de Dieu prêcha successivement quatre missions, avec un plein succès : la première à l'hôpital Saint-Louis ; la seconde, pour les hommes seulement, dans l'église des Dominicains ; la troisième, pour les femmes, dans la même église ; la quatrième, pour les soldats, toujours dans la même église des Dominicains, qu'il avait choisie parce qu'elle était la plus vaste de la ville, et sans doute aussi parce qu'il voulait se mettre sous la protection de saint Dominique, et, à son exemple, propager la pratique du saint Rosaire et la dévotion à la Sainte Vierge.

L'affluence des auditeurs fut si grande à Saint-Louis que l'église se trouva beaucoup trop étroite, ce qui obligea le missionnaire à prêcher dans la cour de l'hôpital. La

mission qu'il donna aux soldats de la garnison eut un résultat véritablement prodigieux. Ces braves militaires, accoutumés à affronter de sang-froid les plus grands dangers, étaient frappés de terreur à la peinture qu'il leur faisait du vice et des redoutables jugements de Dieu. On les entendait alors pousser de hauts cris et demander miséricorde, en se prosternant la face contre terre. Ils venaient ensuite, tout en larmes, se jeter aux pieds du saint prêtre pour se confesser, et témoignaient par leurs soupirs et leurs sanglots la véhémence de leur repentir. Le changement qui se fit parmi eux fut étonnant ; toute la ville en fut dans l'admiration. M. de Chamilly, gouverneur de La Rochelle, en conçut la plus haute estime pour le missionnaire, et n'omit rien pour la lui témoigner.

C'était un spectacle touchant que de voir Montfort, lorsqu'il allait dans les rues de la ville, toujours entouré d'officiers et de soldats. Ils se pressaient autour de lui pour l'entendre parler de Dieu, et le consulter sur la manière de le servir. Le zélé missionnaire leur témoignait une grande affection ; et, comme beaucoup de soldats ne savaient pas lire, il composa spécialement pour eux un cantique où il leur prescrivait le règlement de vie qu'il fallait suivre pour conserver les fruits de la mission. Ce qu'il y eut surtout d'édifiant, ce fut la procession militaire qui se fit à la fin de la mission. Un officier marchait à la tête, pieds nus, portant un drapeau ou étendard de la Croix ; tous les soldats le suivaient, aussi pieds nus, un crucifix dans une main et un chapelet dans l'autre, et chantant les litanies de la Sainte Vierge. D'espace en espace les chantres entonnaient ces mots : *Sainte Vierge, demandez pour nous*, et le chœur répondait : *Le saint amour de Dieu*. Cette réponse se faisait d'un air si touchant, chacun ayant les yeux sur son crucifix, que tous ceux qui étaient

présents se trouvaient attendris jusqu'aux larmes.

A la fin de ses missions à La Rochelle, le Bienheureux fit planter deux croix : l'une à la porte Dauphine, l'autre à la porte Saint-Nicolas, hors de la ville. La première était de pierre ; et la seconde, qui était de bois, fut portée très solennellement, au chant des cantiques, que répétaient alternativement le peuple et le clergé. « Il arriva une chose assez extraordinaire, dit M. des Bastières, à la plantation de cette dernière. Lorsque la croix fut élevée, M. de Montfort prêcha avec son zèle accoutumé sur l'amour des croix et des souffrances ; il avait un auditoire prodigieusement nombreux, car non seulement les habitants de La Rochelle, mais les peuples d'alentour étaient venus pour assister à un spectacle si pieux. Un moment après qu'il fut monté en chaire, il se fit un bruit terrible au milieu de l'auditoire. Je crus d'abord que les religionnaires allaient faire main basse sur nous ; mais je fus agréablement surpris, lorsque j'entendis le peuple qui criait : « Miracle ! miracle ! Nous voyons des croix en l'air. » Je regardai longtemps vers le ciel, mais je n'apercevais rien. Je m'approchai de M. de Montfort, et je lui demandai s'il voyait quelque chose ; il me répondit que non. Le cri du peuple dura néanmoins un quart d'heure ; plus de cent personnes, tant ecclésiastiques que laïques, toutes dignes de foi, m'ont affirmé depuis avoir vu ce jour-là grand nombre de croix en l'air. »

La ville de La Rochelle fut, pour ainsi dire, remuée de fond en comble par l'homme de Dieu. Jamais on ne vit une plus grande affluence de peuple à ses instructions ; jamais on ne vit des auditeurs plus attentifs à sa parole. Il arrivait souvent que tout son auditoire fondait en larmes, et s'abandonnait tellement à la douleur, que le prédicateur, interrompu par les cris et les sanglots qu'on entendait de tous côtés, était obligé d'en modé-

rer les transports. « Mes chers enfants, disait-il, ne pleurez pas, vos pleurs m'empêchent de parler. Si je ne me retenais, je m'abandonnerais moi-même aux larmes. Mais il ne suffit pas de toucher vos cœurs, il n'est pas moins nécessaire d'éclairer vos esprits. » En descendant de chaire, il voyait une foule de personnes venir se jeter à ses pieds pour faire des confessions générales ; et tous les autres confesseurs, soit religieux, soit prêtres séculiers, étaient également entourés d'une multitude de pénitents qui montraient les meilleures dispositions. Nulle part on ne vit des conversions plus nombreuses et plus frappantes.

Beaucoup de Calvinistes rentrèrent aussi dans le sein de l'Eglise, gagnés par les démonstrations claires et pathétiques des vérités consolantes et terribles de la religion. Il n'avait pas voulu se charger de faire des sermons de controverse, dans la crainte de blesser les hérétiques et de les éloigner de la vérité, au lieu de les en rapprocher. La conversion de M^{me} de Mailly fut celle qui fit le plus de bruit. Sa naissance, son esprit, son attachement aux erreurs de sa secte, la rendaient particulièrement chère à son parti. Elle voulut avoir un entretien secret avec le missionnaire, afin de lui proposer tous ses doutes. La manière dont il lui développa les vérités catholiques porta la lumière dans son esprit. Elle fut aussi vivement touchée de sa douceur, de sa retenue, de sa simplicité, et surtout de cet air de sainteté qui paraissait dans sa personne. Peu après, elle fit profession ouverte de la religion catholique sous les yeux même de sa secte, qui, frémissant de se voir enlever une personne de ce rang et beaucoup d'autres qui suivirent son exemple, chercha à s'en venger sur le principal instrument de ces conversions, en attendant à sa liberté et même à sa vie, comme on le verra bientôt.

La conversion de M^{me} de Mailly fut sincère et cons-

tante. Elle persévéra dans les exercices de la piété chrétienne jusqu'à sa mort, qui arriva à Paris, en 1749, sur la paroisse de Saint-Sulpice. Souvent on lui a entendu dire qu'elle devait, en grande partie, sa persévérance dans la piété à la dévotion à la Sainte Vierge, que son saint guide lui avait inspirée, et à la récitation du Rosaire, pratique à laquelle elle était si fidèle, que s'il arrivait quelquefois qu'elle eût oublié de s'en acquitter, elle se levait, la nuit, pour réparer cette omission.

Non content de poursuivre l'erreur ou le vice dans la chaire, le Serviteur de Dieu allait relancer les pécheurs jusque dans leurs plus dangereux repaires. Il l'avait fait dans la plupart de ses missions; mais à La Rochelle il le fit bien souvent, même au risque de sa vie, comme le raconte M. des Bastières, que nous allons laisser parler.

« On ne saurait dire combien de fois il a exposé sa vie pour retirer des personnes abandonnées au crime. Il m'a souvent conduit dans des maisons de débauche, sans m'en avertir, craignant avec raison que je ne le refusasse. Quand nous entrions dans ces lieux maudits, il se mettait d'abord à genoux dans la chambre, ayant un petit crucifix à la main; je m'y mettais à son exemple, et nous disions un *Ave Maria*, et après avoir baisé la terre, nous nous relevions; il parlait ensuite avec tant de force et d'onction que les pécheresses et leurs complices ne savaient que dire, tant ils étaient consternés. La plupart des hommes sortaient en silence, laissant ces Samaritaines; les unes pleuraient amèrement, les autres étaient comme des statues immobiles. M. de Montfort les faisait mettre à genoux, et s'y mettait lui-même. Après les avoir bien prêchées, il leur faisait promettre de quitter pour toujours leur vie criminelle et de faire une confession générale; plusieurs de ces

filles coupables et leurs complices sont venus se confesser à nous. Il arriva un jour que, comme M. de Montfort disait son *Ave Maria*, au milieu de neuf ou dix personnes de mauvaise vie, il y en eut une qui se jeta aussi à genoux pour prier Dieu; tous les hommes sortirent, excepté un qui se jeta sur M. de Montfort, comme un loup ravissant sur un agneau; il le prit aux cheveux de la main gauche, tenant en l'autre son épée nue, et lui dit, en jurant exécration, que, s'il ne sortait à l'heure même, il lui passerait son épée au travers du corps. M. de Montfort, sans être nullement intimidé, lui fit cette sage réponse: « Je consens, Monsieur, que vous m'ôtiez la vie, et je vous pardonne volontiers ma mort, pourvu que vous me promettiez de vous convertir, car j'aime mieux mille fois le salut de votre âme que dix mille vies comme la mienne. » Ces paroles furent comme un coup de foudre pour ce malheureux; il en fut si épouvanté, qu'il tremblait des pieds et des mains, de sorte qu'il eut bien de la peine à rengainer son épée, et encore plus à trouver la porte pour sortir. Nous restâmes seuls dans la chambre avec une pauvre malheureuse, qui était à genoux comme nous, et qui était plus qu'à demi-morte, aussi bien que moi. M. de Montfort l'amena avec nous, et la mit entre les mains d'une fille très pieuse, qui la fit si bien instruire qu'elle est présentement un parfait modèle de pénitence. »

Tant de conversions opérées par cet admirable apôtre de Jésus-Christ devaient nécessairement lui attirer la haine des libertins, des impies et des hérétiques. Aussi employèrent-ils contre lui tous les moyens que l'enfer a coutume de mettre en œuvre contre ceux qui travaillent le plus efficacement au salut des âmes: chansons, calomnies, insultes, menaces et même tentatives d'assassinat. On l'accusa devant l'évêque d'exagérations et d'excentricités, non seulement dans sa conduite, mais encore

dans sa doctrine et dans ses discours. Le prélat connaissait trop le mérite de l'homme apostolique pour ajouter foi à ces accusations et à d'autres semblables ; cependant, pour ne pas paraître agir en aveugle, et même aussi pour faire taire plus efficacement les discours des impies, il chargea secrètement trois chanoines distingués par leur science et leur piété de suivre les prédications du missionnaire, afin de lui en rendre compte. Le rapport des trois chanoines fut uniforme et infiniment honorable pour Montfort. Depuis ce temps, l'évêque se déclara hautement pour lui, et lui donna en toute occasion des preuves de son estime et de son affection. Il n'en parlait que comme d'un saint, d'un apôtre, d'un homme mort à lui-même et rempli de l'Esprit de Dieu, assurant qu'il s'estimait heureux de posséder un pareil ouvrier dans son diocèse.

La protection de Mgr de Champflour ne pouvait mettre le missionnaire entièrement à couvert contre la haine de ses ennemis, dont quelques-uns ne craignirent pas même d'attenter à sa vie, comme le prouve le fait suivant, raconté par M. des Bastières qui travaillait avec lui à La Rochelle.

« Pendant qu'il faisait mission à La Rochelle, dit-il, il arriva à M. de Montfort une chose très singulière qui prouve que Dieu veillait d'une manière spéciale à la conservation de cet homme apostolique. Sur la fin de la mission des hommes, qui se fit aux Jacobins, M. de Montfort me pria, un soir, de l'accompagner jusqu'à Saint-Louis ; nous y restâmes tout au plus une demi-heure. En revenant, il voulait aller chez le sieur Adam, son sculpteur, pour savoir s'il travaillait aux ouvrages qu'il lui avait commandés ; il me pria de l'y conduire. Pour y aller par le chemin le plus court, il fallait passer par une rue dite de La Rochelle, qui est fort étroite et très obscure ; c'était en hiver, et il était plus de sept

heures du soir. Lorsque nous fûmes auprès de cette rue, sur le point d'y entrer, M. de Montfort me dit que nous nous égarions ; je tâchai de lui persuader le contraire ; je n'en pus venir à bout ; il ne voulut jamais passer. Après que nous fûmes sortis de chez M. Adam, je lui demandai pourquoi il n'avait pas voulu passer par la rue qui était le chemin le plus court, pour aller chez son sculpteur : « Je n'en sais rien, me répliqua-t-il ; mais lorsque nous avons été vis-à-vis, mon cœur est devenu froid comme de la glace, et je n'ai pu avancer. »

« Ce mystère me fut dévoilé clairement, quelques années après. Revenant de Nantes à La Rochelle, je rencontrai sur la route sept cavaliers, tous de différents pays, qui suivaient le messenger. Quoiqu'ils ne sussent point si je connaissais M. de Montfort, à toutes les dinées et couchées, deux ou trois d'entre eux ne manquaient point de le mettre sur le tapis, et d'en dire des choses qui ne convenaient qu'aux plus grands scélérats de l'univers ; quand il aurait commis les crimes les plus atroces, ils n'auraient pas pu le traiter plus indignement. Je prenais toujours son parti, mais non pas aussi fortement que j'eusse pu, crainte de leur faire dire des choses encore plus infamantes contre son honneur. Je n'avais garde de leur faire connaître que j'étais du nombre de ses disciples.

« A la dernière couchée, qui fut au Poiré, à sept lieues de La Rochelle, ces messieurs ne se couchèrent point, ni moi non plus, parce que nous devions nous embarquer dès minuit pour passer à Marans. Ils se retirèrent néanmoins, après le souper, dans une chambre haute, et moi dans une basse, immédiatement au-dessous d'eux, d'où j'entendais aisément leur conversation. Non contents de tout ce qu'ils m'avaient dit, pendant le souper, contre M. de Montfort, ils le prirent encore

pour le sujet de leur conversation ; il n'y avait point d'injures qu'ils ne vomissent contre lui, et ils se disaient les uns aux autres : « Il est pire que tous les démons d'enfer, c'est un hypocrite qui séduit tout le menu peuple. On rendrait un grand service à l'État, si on faisait disparaître ce malheureux, dit un des cavaliers ; si je le rencontrais dans un lieu écarté, je le percerais d'un coup d'épée.

« A ce sujet, un autre raconta l'anecdote suivante : J'étais, dit-il, à La Rochelle, lorsque cet antechrist fit une mission à Saint-Louis. Deux de nos amis et moi, nous y allâmes une fois à dessein de l'entendre. Sitôt entrés, nous voilà de rire ; il nous apostropha, en s'écriant de toutes ses forces : Qui sont ces trois gens qui viennent d'entrer avec des perruques poudrées ? Le démon les a suscités pour empêcher le fruit de la mission ; qu'ils sortent au plus tôt, ou je vais descendre de la chaire. Puis il s'arrêta un instant. Nous sortîmes, et il recommença à prêcher. Si nous avions tenu ce charlatan à l'heure même, nous l'aurions exterminé. Nous avons, depuis, cent fois cherché l'occasion de le rencontrer seul, à l'écart ; sûrement nous lui aurions donné son compte.

« Enfin, nous apprîmes qu'il devait aller, un dimanche au soir, avec Frère Mathurin, chez Adam le sculpteur, et qu'il devait passer par la petite rue de La Rochelle ; nous y étions postés dès sept heures du soir ; nous l'attendîmes jusqu'à onze heures ; mais il n'y vint pas. Un de la compagnie lui demanda ce qu'il lui aurait fait, s'il avait passé, et il lui répliqua : « Nous lui aurions cassé la tête. — Et qu'auriez-vous fait, lui répliqua-t-on, à Frère Mathurin ? » Et il dit : « Nous l'aurions envoyé au diable avec son maître. »

Les Calvinistes cherchèrent aussi à se débarrasser de l'homme apostolique qui enlevait, chaque jour, à l'er-

reur quelques nouvelles victimes. Ils trouvèrent le moyen de glisser du poison dans un bouillon qu'il devait prendre, en descendant de chaire. Ce poison ne produisit pas tout l'effet qu'attendaient ses ennemis, car il prit aussitôt du contre-poison ; mais on ne peut douter qu'il ait contribué à abrégé les jours du saint missionnaire.

Toutes ces persécutions, toutes ces attaques des méchants n'étaient point capables d'enchaîner son zèle d'apôtre. Après avoir terminé ses missions de la ville, il alla prêcher encore dans quelques autres paroisses du diocèse, jusque vers le mois de février 1712.

CHAPITRE VI.

LE BIENHEUREUX DE MONTFORT PASSE A L'ILE-DIEU, OU IL
DONNE UNE MISSION. — BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE
NOTRE-DAME DE LA VICTOIRE, A LA GARNACHE. — MIS-
SIONS DE SALLERTAIN ET DE SAINT-CHRISTOPHE. — RETOUR
A LA ROCHELLE.

L'évêque de Luçon, qui avait gardé du Serviteur de Dieu le meilleur souvenir, et qui n'oubliait pas la promesse qu'il lui avait faite de venir travailler dans son diocèse, lui rappela cette promesse, en lui recommandant particulièrement l'Ile-Dieu, comme l'endroit le plus privé de secours spirituels. Le zélé missionnaire crut pouvoir se rendre aux désirs du pieux évêque, et accompagné de quelques coopérateurs, il se disposa à s'embarquer pour l'île qui lui était désignée. La relation de ce voyage, que nous a laissée M. des Bastières, est trop intéressante pour que nous ne la reproduisions pas ici dans son entier.

« Nous devons nous embarquer à La Rochelle ; le jour de notre départ était arrêté ; mais nous eûmes avis que les Calvinistes, instruits de notre voyage, et jugeant l'occasion favorable pour se défaire de l'homme de Dieu, nous avaient vendus à leurs corsaires de Guernesey qui infestaient la côte. M. de Montfort ne fit aucun état de cet avertissement ; pour moi, j'y fis une

très sérieuse attention, et je lui représentai le plus fortement qu'il me fut possible l'extrême danger où il s'exposerait avec tous ceux qui devaient l'accompagner. Il fit tout ce qu'il put pour me persuader que cet avis, bien loin d'avoir aucun fondement, n'avait nulle apparence de vérité. Il me dit que les ennemis de Dieu et du salut des âmes avaient inventé cette fourberie pour nous faire peur et nous empêcher d'aller dans cette île, où nous étions appelés pour travailler à la conversion des pécheurs. Il ajouta que, si les martyrs avaient été aussi lâches que nous, ils ne posséderaient pas la couronne de gloire dont ils jouissent dans le ciel. Je lui répliquai que je n'avais ni le courage des martyrs ni le sien, mais que je me saurais toujours bon gré de ne l'avoir pas cru à Cambon, dans une conjoncture à peu près semblable. Vous pouvez, lui dis-je, vous embarquer, quand il vous plaira ; pour moi, je ne vous suivrai pas, je prendrai une autre route pour vous aller rejoindre. Me voyant si résolu, il acquiesça à mes sentiments.

« Nous différâmes notre départ de quelques jours, et ce fut pour nous un grand bonheur ; car nous apprîmes bientôt après que la barque qui nous devait passer, étant partie à deux heures du matin, avait été prise le même jour par un corsaire qui fut bien surpris de ne pas nous y trouver. Il demanda au patron de la barque où étaient les deux prêtres qu'il devait passer à l'Ile-Dieu ; et celui-ci lui ayant répondu qu'ils étaient restés à La Rochelle : Tant pis pour toi, lui répliqua-t-il, je me serais contenté de les prendre, et je t'aurais renvoyé, mais puisque tu ne les as pas, tu perdras ta barque et toutes tes marchandises.

« On nous conseilla d'aller aux Sables-d'Olonne, nous assurant que nous trouverions là des chaloupes qui nous passeraient à l'Ile-Dieu. Nous primes ce parti ;

mais lorsque nous y fûmes rendus, nous ne trouvâmes personne qui voulût nous y conduire ; car on nous assura que, depuis quinze jours, cette île était investie de tous côtés par des corsaires. Nous poussâmes jusqu'à Saint-Gilles, à cinq lieues des Sables ; tous les matelots de ce lieu-là nous dirent la même chose, et refusèrent également de nous passer, de sorte que nous fûmes sur le point de retourner à La Rochelle. M. de Montfort en eut un chagrin extrême, et moi une joie incroyable. Mais, avant que de partir, il fit une nouvelle tentative, et fut trouver un maître de chaloupe, à qui il fit tant de supplications et de si belles promesses que nous ne serions pas pris, que ce bonhomme consentit enfin à nous passer. Il fallut donc, le lendemain, s'embarquer ; mais, à trois lieues en mer, nous aperçûmes deux vaisseaux corsaires de Guernesey, qui venaient sur nous à toutes voiles ; nous avions le vent contraire, et nous n'avancions qu'à force de rames. Tous les matelots s'écrièrent : « Nous sommes perdus ! » et ces pauvres gens poussaient des cris capables de faire pitié aux cœurs les plus endurcis. Cependant M. de Montfort chantait des cantiques de tout son cœur, et nous disait de chanter avec lui ; mais, comme nous avions plus envie de pleurer que de chanter, nous gardions tous un morne silence. Alors M. de Montfort nous dit : « Puisque vous ne pouvez chanter, récitons donc ensemble notre chapelet. » Nous le psalmodiâmes avec lui, avec le plus de ferveur qu'il nous fut possible. Aussitôt qu'il fut fini, M. de Montfort nous dit : « Ne craignez rien, mes chers amis, notre bonne Mère, la Sainte Vierge, nous a exaucés ; nous sommes hors de danger. » Nous étions pourtant déjà à la portée du canon de ces vaisseaux ennemis. Alors un de nos matelots s'écria : « Comment serions-nous hors de danger ? l'ennemi est sur nous, et prêt à fondre sur notre barque ; préparons-nous plutôt à faire

le voyage d'Angleterre ! » Alors M. de Montfort lui répondit : « Ayez de la foi, mes chers amis, les vents vont changer. » Effectivement la chose arriva comme il l'avait prédite ; un moment après qu'il eut parlé, nous vîmes les vaisseaux ennemis virer de bord, et les vents étant tout à fait changés, nos vaisseaux s'éloignèrent les uns des autres et nous commençâmes à respirer, et à nous réjouir, et nous chantâmes de bon cœur le *Magnificat* en action de grâces. »

L'arrivée du saint missionnaire répandit une grande joie dans l'île tout entière. Le clergé et le peuple allèrent le recevoir sur le rivage avec un véritable enthousiasme ; mais personne ne parut plus heureux que le digne curé, M. Pierre Héron, qui mourut peu d'années après en odeur de sainteté. La mission eut tout le résultat que l'on pouvait désirer. Le gouverneur seul et quelques-uns de ses amis ne profitèrent pas de la grâce de Dieu. Pour perpétuer le souvenir de cette mission, le Bienheureux établit la récitation du Rosaire en trois chapelles situées en différents lieux de l'île. Il fit aussi planter une croix sur une élévation, entre la ville et le port. Ce lieu était couvert de pierres ; il y en avait une entre autres d'une grosseur énorme, que plusieurs hommes ensemble ne pouvaient remuer. On dit que le missionnaire l'ayant vue, ne fit qu'y mettre la main et la fit rouler en bas avec facilité, comme si c'eût été une pierre ordinaire. Il avait gravé, avec son couteau, le saint Nom de Jésus sur la porte de la petite chambre qu'il occupait. Les habitants ont toujours eu cette chambre en vénération ; lorsque la porte est tombée de vétusté, ils ont eu soin d'enlever par respect le morceau où était gravé le saint Nom de Jésus, et ils l'ont donné aux Pères de la Compagnie de Marie, pendant une mission qu'ils ont prêchée à l'Île-Dieu, en 1852.

Après avoir passé deux mois dans cette île, où il a

laissé une réputation de sainteté que les années n'ont pu détruire, le zélé missionnaire se rendit à Nan'ès, pour visiter et encourager ses pieux établissements ; puis, comme il l'avait promis, l'année précédente, il revint, le 12 mai, à la Garnache, pour bénir la chapelle de Notre-Dame de la Victoire. Il eut la satisfaction de retrouver les habitants fidèles observateurs de tout ce qu'il leur avait prescrit.

La cérémonie se fit avec une grande pompe et une grande piété, en présence d'une foule immense. Le missionnaire fut obligé de prêcher en plein air, la chapelle étant beaucoup trop petite pour contenir la multitude. Pendant le sermon, il tomba une pluie abondante, et tous les hommes persistaient à avoir la tête découverte, par respect pour la parole de Dieu, quoique Montfort les engageât à se couvrir. Il ne put se faire obéir, qu'en menaçant de mettre fin à la prédication, si on ne voulait pas faire ce qu'il demandait.

On a toujours eu une grande vénération pour cette chapelle, et les grâces nombreuses qu'on y a obtenues ont servi encore à entretenir la dévotion des peuples. Un des successeurs du Serviteur de Dieu, le R. P. Besnard, étant venu à Notre-Dame de la Victoire, pendant une mission qu'il donnait à Challans, avec six autres de ses confrères, au mois de février 1763, un vieillard contemporain du B. de Montfort lui raconta, les larmes aux yeux, qu'il avait vu plus de soixante malades laisser leurs béquilles à la chapelle, où ils avaient trouvé une entière guérison.

Malgré le malheur des temps, la chapelle de Notre-Dame de la Victoire n'avait jamais été complètement abandonnée ; mais M. Girard, curé de la Garnache, l'a fait restaurer avec un soin et un zèle dignes d'éloges. Pour inaugurer cette restauration importante, il organisa un pèlerinage qui, le 21 novembre 1873, réunissait

près de la chapelle vénérée de vingt à vingt-cinq mille fidèles qui s'y étaient rendus de paroisses même assez éloignées, de la Vendée et de la Loire-Inférieure. Mgr Colet, alors évêque de Luçon, entouré d'un nombreux clergé, célébra la Messe sur un autel convenablement placé dans une prairie voisine. Environ mille personnes communierent à cette Messe.

Le soir même du jour où le Serviteur de Dieu avait fait la bénédiction du sanctuaire de Notre-Dame de la Victoire, il commença une mission à Sallertaine, au milieu d'une population assez mal disposée. Pendant que le curé était allé, avec quelques-uns de ses paroissiens, au-devant du missionnaire qu'accompagnaient processionnellement presque tous les habitants de la Garnache, les mécontents fermèrent les portes de l'église et emportèrent les clefs chez un homme de leur parti. En apprenant cela, le Bienheureux ne fit paraître aucune émotion. S'étant arrêté au pied d'une croix, il fit ses adieux au curé de la Garnache et à ses paroissiens qui fondaient en larmes. Cependant ceux de Sallertaine le couvraient de huées ; quelques-uns lui jetaient des pierres ; tous étaient dans l'attente de ce qu'il allait faire, lorsque les portes de l'église s'ouvrirent tout à coup, sans qu'on pût savoir qui les avait ouvertes.

Le curé de Sallertaine y entra alors, tandis que celui de la Garnache se retira avec ses paroissiens. De son côté, le saint missionnaire, après avoir pris quelques informations, se fit conduire chez un riche bourgeois très opposé à la mission. Il avait fait porter avec lui de l'eau bénite. En entrant, il aspergea la salle où était le maître de la maison avec sa nombreuse famille, fort étonné d'une pareille cérémonie ; puis, ayant posé son crucifix et une statue de la Sainte Vierge sur la cheminée, il se prosterna à genoux, fit une prière, et s'étant relevé ensuite, il dit au père de famille : « Eh bien ! Monsieur, vous

croyez que je viens ici de moi-même ; non, c'est Jésus et Marie qui m'y envoient. Je suis leur ambassadeur. Ne voulez-vous pas bien me recevoir de leur part ?.. — Oui, volontiers, répondit le maître de la maison, soyez le bienvenu. — Eh bien ! répliqua l'homme de Dieu, venez donc avec moi à l'église. — Tout à l'heure », répondit celui-ci ; et à l'instant même il suivit le missionnaire, accompagné de toute sa famille. Ils entrèrent ensemble dans l'église, et Montfort étant monté en chaire annonça les exercices de la mission. Ce premier succès était un heureux présage de ceux qui devaient suivre.

La paroisse était dans le plus déplorable état ; on peut dire que tous les désordres s'y rencontraient à la fois. Mais elle changea tellement de face, qu'au départ de l'envoyé de Dieu, elle semblait être devenue l'asile de toutes les vertus. Dès le premier sermon, par un miracle évident de la divine miséricorde, ceux qui l'avaient reçu comme des loups, furent changés en agneaux, et jusqu'à la fin le missionnaire n'eut qu'à se louer de leur douceur et de leur docilité. Là, comme dans toutes les missions, il voulut laisser un monument de sa dévotion à la Sainte Vierge. Il obtint de l'évêque de Luçon la permission de réparer et d'orner une chapelle délabrée de l'église et de la mettre sous l'invocation de *Notre-Dame de Bon-Secours*. Cette chapelle fut très fréquentée, et plusieurs personnes assurèrent y avoir reçu de grandes faveurs du ciel.

Il voulut aussi élever un calvaire qui, sans avoir les proportions gigantesques de celui de Pontchâteau, supposait encore l'immense ascendant de sa parole et une grande générosité des habitants. Il choisit, près du bourg, une colline jadis occupée par un cimetière ; il y fit bâtir une chapelle et élever une croix ornée d'un Christ d'un beau travail.

Nous ne passerons pas sous silence une circonstance

singulière de la procession qui eut lieu le jour de la bénédiction de la chapelle et du calvaire, parce qu'elle montre l'ordre admirable que le missionnaire savait faire observer dans ces sortes de cérémonies. Il témoigna le désir de voir les hommes et les jeunes gens se rendre nu-pieds au calvaire, leur disant que chacun d'eux n'avait qu'à laisser sa chaussure vis-à-vis de l'endroit où il était, et promettant qu'ils la trouveraient à leur retour. Il fut aussitôt obéi. Prêtres, gentilshommes, bourgeois, hommes du peuple, tous se déchaussèrent, et placèrent leurs bas et leurs souliers comme il l'avait dit. La procession se fit avec ordre et piété, et au retour, chacun trouva sa chaussure où il l'avait laissée. Le lendemain, Montfort dit la Messe à la chapelle du calvaire, et dès lors les prêtres des environs y vinrent à leur tour. Malheureusement la chapelle, la croix et le calvaire ne restèrent pas longtemps debout. Pour détruire l'œuvre du Serviteur de Dieu, ses ennemis employèrent les mêmes moyens qu'à Pontchâteau.

La mission de Sallertaine touchait à sa fin, et devait se clore par une procession générale, lorsque le zèle du missionnaire lui attira une insulte publique, qui fit éclater sa patience. Une demoiselle de haut parage se tenait peu respectueusement dans l'église ; il ne craignit pas de l'apostropher comme elle le méritait. Celle-ci s'en plaignit à sa mère, qui résolut de venger l'injure faite à sa fille. Armée d'une canne, elle attend le missionnaire sur la rue, et, aussitôt qu'il paraît, elle lui adresse des menaces accompagnées de plusieurs coups. Le pieux Serviteur de Dieu se contenta de lui dire : « Madame, j'ai fait mon devoir, Mademoiselle votre fille devait faire le sien. »

Cette insulte ne troubla point le saint prêtre qui en avait reçu tant d'autres ; comme à l'ordinaire, il organisa la procession, qui garda un ordre parfait, malgré

le nombre de quinze mille assistants et une pluie abondante qu'avait annoncée le missionnaire. Avant de partir, il avait dit : « Le temps est clair, et la journée est belle ; mais, avant que la procession soit à moitié chemin, nous aurons une grosse pluie. Qu'elle ne ralentisse pas votre piété. »

Dès que la mission de Sallertaine fut terminée, l'infatigable apôtre de J.-C. alla en commencer une autre à Saint-Christophe, le 11 juin. Il fut accompagné, une partie du chemin, par les habitants de la paroisse qu'il venait d'évangéliser ; et les habitants de Saint-Christophe, ayant leur curé à leur tête, vinrent aussi à sa rencontre. Il devait passer par Challans, et il espérait faire dans l'église une exhortation au peuple qui le suivait. Le curé du lieu ne jugea pas à propos de lui permettre l'entrée de l'église, et il se vit contraint de conduire son peuple sous les halles, pour lui adresser quelques paroles. Il exhorta les habitants de Challans qui n'avaient pas fait leur mission à Sallertaine, à la faire à Saint-Christophe. Pendant qu'il prêchait, des marchands, qui passaient pour aller à une foire dans le voisinage, se dirent entre eux : « *C'est le fou de Montfort qui est là* ». Ces paroles piquèrent vivement le peuple qui écoutait attentivement le missionnaire, et l'insolence des passants ne serait pas restée impunie, si Montfort n'eût arrêté l'impétuosité d'un zèle mal réglé, en faisant entonner un cantique.

En sortant de Challans, l'homme de Dieu annonça qu'il serait encore insulté sur le chemin. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Lorsqu'il arrivait à Saint-Christophe, un homme, on ne sait par quel motif, vint à lui, et en présence de tout le monde, lui donna un soufflet. On voulait s'en saisir ; le missionnaire ne le permit pas, en disant qu'il serait bientôt à lui. En effet, cet homme se convertit sincèrement.

Les habitants de Saint-Christophe étant parfaitement disposés, la mission ne pouvait manquer d'avoir le plus heureux résultat. Cette mission fut surtout remarquable par un prodige opéré à la prière du Serviteur de Dieu et par deux prédictions, dont l'accomplissement doit être regardé comme miraculeux, parce que l'effet ne dépendait d'aucune cause naturelle existant au moment de la prophétie.

Un jour, le saint missionnaire, ayant besoin de parler à Jean Canlin, sacristain, entra dans sa maison, mais il n'y trouva qu'une des ses filles occupée à boulanger. Il lui demanda si, avant de se mettre au travail, elle avait bien soin de l'offrir à Dieu. Cette fille lui dit avec simplicité qu'elle le faisait quelquefois, mais qu'il lui arrivait souvent d'y manquer. « *N'y manquez jamais* », dit le missionnaire ; et aussitôt, comme pour ajouter l'exemple à la leçon, il se mit à genoux près de la huche, fit une prière, et la bénit en faisant un signe de croix ; après quoi il s'en alla. Quand la pâte fut suffisamment pétrie, la mère dit à sa fille de la lui apporter, afin qu'elle l'arrangeât en pains ; et quand elle en eut à peu près rempli le four, elle demanda s'il restait encore de la pâte : *Vous n'êtes pas encore au bout*, répondit la fille, *il en reste encore plus d'une fois autant*. Cette réponse surprit extrêmement la mère, qui crut que sa fille ne disait cela qu'en badinant. Cependant la chose était véritable. Il se trouva assez de pâte pour fournir encore deux fournées entières, quoiqu'on n'en eût pas mis plus qu'à l'ordinaire, et que même la huche ne pût contenir de farine que pour une fournée.

Il y avait à Saint-Christophe un homme nommé Tangaran ; sa femme s'appelait Jeanne des Combes. Ils avaient, en peu de temps, amassé une fortune assez considérable, mais d'une manière qui ne paraissait pas très légitime. Tangaran, touché par la grâce, consulta

le Bienheureux sur quelques contrats que tout le monde lui disait être usuraires. Ils l'étaient en effet, et le saint missionnaire exigea qu'il les brûlât, en présence de témoins, afin de réparer le scandale. Cet homme y consentit, mais sa femme l'empêcha d'exécuter ce projet. Elle répondit même par des railleries au Serviteur de Dieu qui s'était présenté à la maison. Alors celui-ci, se tournant vers le mari, lui dit ces terribles paroles : « Vous êtes attachés aux biens de la terre ; vous méprisez ceux du ciel ; eh bien ! vos enfants ne réussiront point ; ils ne laisseront point de postérité ; et vous serez misérables. Vous n'aurez pas même de quoi payer votre enterrement. — Oh ! répliqua la femme, d'un ton moqueur, il nous restera au moins trente sous pour payer le son des cloches. — Et moi, reprit le missionnaire, je vous dis que vous ne serez pas honorés du son des cloches à votre enterrement. » Tout cela s'est vérifié de point en point. Ces gens avaient deux enfants, un garçon et une fille. L'un et l'autre se sont mariés, mais ils n'ont point eu de postérité, et ont toujours vécu dans la misère. Tangaran et son épouse sont tombés aussi dans l'indigence, et ils n'ont point été honorés du son des cloches à leur enterrement, tous deux étant morts le Jeudi-Saint, et ayant été enterrés le Vendredi-Saint, jour auquel on ne sonne point les cloches, la femme le 7 avril 1730 et le mari le 3 avril 1738.

Voici une autre prédiction du Bienheureux Serviteur de Dieu. A la mission de Saint-Christophe, on planta une croix qui paraissait bien faible et incapable de résister longtemps à la violence des vents. A l'exhortation qu'il fit au peuple, au moment de la plantation de cette croix, il crut devoir dissiper la crainte des habitants, en leur disant : « Ne craignez point que cette croix tombe. Elle subsistera jusqu'à ce qu'il se fasse une autre mission dans cette paroisse ; alors elle tombera, pour faire place à une

autre qu'on plantera au même lieu. » La croix subsista, en effet, jusqu'en 1735, époque d'une autre mission. Comme on délibérait pour savoir où placer une nouvelle croix que l'on désirait planter, parce qu'on ne voulait pas toucher à l'ancienne, un tourbillon de vent s'étant élevé tout à coup renversa celle-ci. On se rappela alors la prédiction du saint missionnaire, et la nouvelle croix, comme il l'avait dit, fut mise à la place de l'ancienne.

Le P. Besnard raconte un autre fait bien merveilleux que nous ne pouvons passer sous silence. Il a été attesté par le curé, le vicaire, le seigneur et un fabricien de la paroisse de Saint-Christophe. « Un jour, pendant que le Serviteur de Dieu disait la Messe, à laquelle il devait communier beaucoup de monde, une petite clochette, seule sur le coin de l'autel, sonna d'elle-même. Dans le premier moment de surprise qui saisit les assistants, le saint prêtre en prit occasion de leur dire que la communion qu'on allait faire serait agréable au Seigneur. L'étonnement et la joie augmentèrent encore, lorsque la clochette sonna une seconde fois, sans aucune impulsion étrangère. Les anges qui assistent invisiblement à l'adorable sacrifice ne firent-ils point ici visiblement l'office de ceux qui y répondent ? »

La mission de Saint-Christophe fut la dernière que prêcha le Serviteur de Dieu dans le diocèse de Luçon ; mais, avant de le quitter, il retourna à la Garnache, pour y faire quelques exercices de piété, qu'il appelait les exercices de la préparation à la mort. Ces exercices duraient trois jours. Il y avait chaque jour deux sermons et une conférence. Le missionnaire développait vivement toutes les vérités relatives à la mort, et il les réduisait à sept, qui devaient faire le sujet des entretiens, dans l'intérieur des familles : 1° la mort est inévitable ; 2° elle est proche ; 3° elle est trompeuse ; 4° elle est terrible ; 5° la mort des pécheurs est à craindre ; 6° celle

des justes est à désirer ; 7° la mort ressemble à la vie. Dans ce cadre se trouvent renfermées toutes les vérités sur la mort, que l'âme chrétienne doit méditer. Ce sujet si pratique fait toujours une vive impression, même sur les âmes mondaines. Mais, sur les lèvres du B. de Montfort, il était d'un pathétique terrible, parce que, jeune encore, il avait vu dans leurs réalités les horreurs de la mort, dont on épargne le spectacle à la jeunesse, et sur lesquelles l'âge mûr et la vieillesse elle-même ont souvent le tort de ne pas assez réfléchir.

Le soir du troisième jour, le missionnaire faisait un exercice plus lugubre encore. Au lieu de prêcher, il simulait le moribond : un crucifix à la main, ou sur les lèvres, il levait les yeux au ciel, et demandait miséricorde. A ses côtés, deux prêtres faisaient l'office, l'un de l'ange gardien qui excitait à la confiance et à la componction, l'autre du démon qui redoublait ses efforts, à l'instant suprême, cherchant à inspirer la défiance et le murmure. Le moribond accueillait pieusement les avis du bon ange et rejetait avec horreur les suggestions diaboliques, leur opposant des actes de foi, d'espérance et de charité. Pendant les trois jours, les fidèles faisaient leurs confessions et leurs communions, comme si elles devaient être les dernières de la vie.

« De nos jours, dit un historien de Montfort, un pareil exercice de mission ferait plus de conversions que tous les discours polémiques et apologétiques auxquels se condamnent les missionnaires. Mais qui serait assez sûr de soi pour tenter une pareille prédication ? Elle ne convient qu'aux grands serviteurs de Dieu, qui, familiarisés avec les vérités religieuses, sont toujours prêts à les développer sous toutes les formes, parce qu'ils les sentent plus vivement pour eux-mêmes que pour leurs auditeurs. »

Il y avait environ cinq mois que le B. de Montfort travaillait, avec une ardeur tout apostolique et un succès complet, dans le diocèse de Luçon, qui devait plus tard, en portant plus loin ses limites, renfermer son tombeau, lorsqu'il songea à retourner à La Rochelle.

LIBRE CINQUIÈME

DEPUIS LA FIN DES TRAVAUX DU BIENHEUREUX

DE MONTFORT, DANS LE DIOCÈSE DE LUÇON

JUSQU'À SA MORT

CHAPITRE I^{er}

CHAPITRE I^{er}

TRAITÉ À L'HÔPITAL GÉNÉRAL DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT

EST DE LA FAMILLE DE LA ROCHELLE. — MONTFORT